

LETTRE
MISSION DE FRANCE
AUX
COMMUNAUTÉS

**Cherchant le soleil
et puisant l'eau**

**Quand les traditions
se fécondent**

**Je ne vous dis pas
condoléances
mais félicitations**

**Notre corps se déplie
notre cœur se dilate
et le vent nous emporte**

**Eucharistie
et promotion humaine**

**La famille
dans la culture africaine**

**Agricultures
et services de l'évangile**

**Événements
Amérique latine**

**Garder intacts en soi une fraîcheur, une source de joie,
aimer le jour qui échappe à l'injustice,
et retourner au combat avec cette lumière conquise...
...Au milieu de l'hiver,
j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.**

*Si vous ne l'avez pas renouvelé
votre abonnement vient de se terminer
avec le numéro précédent.*

**Ayez l'amabilité
de le renouveler sans tarder**

vous nous éviterez lettres de rappel et frais inutiles.
Pour vous réabonner
voulez-vous utiliser le bulletin page 63.

- Abonnement 1981
- ordinaire : 60 frs
- de soutien : 80 frs.

Merci pour l'intérêt que vous portez à la Lettre aux Communautés.
Faites la connaître autour de vous.

Un rêve :

que chaque lecteur fasse un abonnement
dans son entourage ... un ...
Est-ce vraiment impossible ?

Le Comité de rédaction

A midi sur les pentes à demi sableuses et couvertes d'héliotropes comme d'une écume qu'auraient laissée en se retirant les vagues furieuses des derniers jours, je regardais la mer qui, à cette heure, se soulevait à peine d'un mouvement épuisé et je rassasiais les deux soifs qu'on ne peut tromper longtemps sans que l'être se dessèche, je veux dire aimer et admirer. Car il y a seulement de la malchance à n'être pas aimé : il y a du malheur à ne point aimer. Nous tous, aujourd'hui, mourons de ce malheur. C'est que le sang, les haines décharnent le cœur lui-même ; la longue revendication de la justice épuise l'amour qui pourtant lui a donné naissance. Dans la clameur où nous vivons, l'amour est impossible et la justice ne suffit pas. C'est pourquoi l'Europe hait le jour et ne sait qu'opposer l'injustice à elle-même. Mais pour empêcher que la justice se racornisse, beau fruit orange qui ne contient qu'une pulpe amère et sèche, je redécouvrais... qu'il fallait garder intactes en soi une fraîcheur, une source de joie, aimer le jour qui échappe à l'injustice, et retourner au combat avec cette lumière conquise...

... Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.

Albert Camus. L'été (1952).

Sommaire

	Pages
<i>En moi un été invincible</i> Albert Camus	2
<i>Branches mêlées, racines entrelacées, cherchant le soleil et puisant l'eau</i> Philippe Plantevin	4
<i>Quand les traditions se fécondent Culture biblique — Culture africaine</i> Bernard Gouël	10
<i>Je ne vous dis pas : condoléances, mais félicitations.</i> René Sourice	16
<i>Notre corps se déplie, notre cœur se dilate, et le vent nous emporte</i> Olivier Chazy	19
<i>Eucharistie et promotion humaine</i> M.-Isabel Correig	27
<i>La famille dans la culture africaine</i> Mgr Peter Sarpong, évêque du Ghana	33
<i>Agricultures et services de l'évangile</i> échos d'une rencontre	38
<i>Événements, Amérique latine</i>	43
<i>Lumières des livres et des œuvres d'art</i> Jean Vinatier	56

*Branches mêlées,
racines entrelacées,
cherchant
le soleil
et
puisant
l'eau*

Le 20 décembre, « le groupe de formation » était réuni à Fontenay-sous-Bois. Ce groupe compte une bonne trentaine de jeunes hommes. Les uns (au nombre de 14) font actuellement leurs études de théologie. Les autres, ayant terminé cette période d'étude, ont été nommés dans des équipes « Mission de France » et sont actuellement diacres ou prêtres. Deux ou trois fois par an, ils se retrouvent tous ensemble, pour échanger.

Cette fois-ci, le groupe avait souhaité réfléchir sur les lieux actuellement choisis par la Mission de France pour y porter son effort. Dans son récent rapport d'orientation, celle-ci a réaffirmé qu'elle attache beaucoup d'importance à la diversité de ses implantations : classe ouvrière, monde rural, tiers monde ; mais aussi : les milieux de la santé, du tertiaire, de la recherche scientifique, du technique, du culturel. Elle a également rappelé sa volonté d'être très majoritairement au cœur des situations humaines les plus difficiles, et située également dans les lieux de plus grande pauvreté. Comment ces orientations sont-elles tenues dans les projets concernant les jeunes ? Comment ceux-ci vivent-ils la solidarité et la communion entre eux, qui vivent en des lieux différents ? Tel était le thème de ce week-end de décembre.

C'est Philippe PLANTEVIN qui a ouvert la rencontre. Depuis octobre 80, il est en effet le responsable de la formation. Philippe a 44 ans, il a été ordonné en 1964. Nommé d'abord dans l'équipe de Vénissieux, il était depuis 1972 de l'équipe du Bâtiment et des Travaux Publics. Et il allait « avec une valise, de chantier en chantier », selon le titre d'un bel article qu'il écrivait pour la revue « Vocation » en juillet 1979, partageant la vie des nombreux travailleurs immigrés du Bâtiment. C'est donc tout récemment que Philippe a quitté la pompe à béton d'un chantier où s'activaient 3 000 travailleurs, pour aider des plus jeunes à se préparer au ministère de prêtre dans le monde d'aujourd'hui.

Philippe Plantevin

Lancement...

C'est le mot qui fait suite à « prière » dans votre convocation à cette rencontre, et vous m'avez chargé bien sûr de ce lancement. Je vais donc vous lancer quelques balles ... ou quelques provocations de nature à vous faire réagir pour les heures qui viennent.

Tout d'abord,

au forum qui vous regroupait en septembre, moi qui débarquait avec ma valise, j'ai été surpris
- tout me surprenait d'ailleurs ! - surpris de votre sujet sur ce premier week-end : **les implantations.**

Surpris et choqué, oui !

De quel droit, ces jeunes pas encore prêtres allaient-ils parler, pendant deux jours, de leur place à la Mission de France ?

C'était un peu fort...

En tout cas inimaginable

au « temps béni » du séminaire de Pontigny : nous allions alors, par un an, sous les tilleuls centenaires, jusqu'à la Prélature **recevoir notre nomination.**

Nomination

mot aujourd'hui tombé en désuétude, bani du langage :

il n'apparait pas une seule fois dans la convocation à cette rencontre.

Par contre, un mot revient à plusieurs reprises : **implantation.**

On est donc passé du temps des nominations à celui des implantations.

Eh bien ! je trouve cela génial !

Nomination

Cela sent tout un monde d'église-société où l'on était **nommé à un poste** comme dans l'ordre des magistrats...

« nommé à de très hautes fonctions »...

Eglise-société où la nomination

était suivie de l'installation :

curieux, pour un pasteur,

un entraîneur aux chemins de Dieu...

Implantation

au contraire m'ouvre un grand horizon :

implanté, c'est être comme un arbre,

prendre racine dans un sol, parmi les autres ;

chercher avec eux le soleil, branches mélangées racines entrelacées, chercher l'eau qui fait vivre et grandir...

Etre naturalisé.

Implanté...

c'est être solidaire, coincé,

« mouillé » avec les autres,

gravé dans l'écorce, le cœur de bien des amours qui ne vous quittent plus...

Etre ensemble forêt.

Ensemble, murmurer, chanter...

Et quand ça craque, ensemble se relever.

Tout à la fois faibles et solides,

ensemble

dans le tissage des fibres et des ramures.

Implanté

C'est être aussi d'une Eglise,

de telle Eglise bien concrète qu'on aime malgré que l'on soit bien souvent,

comme il est dit dans le psaume,

« maigres plants d'olivier

à l'entour de la table du Seigneur »

Cette Eglise, ici, bien concrète,
faite d'hommes et de femmes
avec qui on vit l'aventure commune de la foi ;
Cette Eglise dont alors on ne peut pas se moquer.
Quand on parle de l'Eglise en général,
c'est en général pour la critiquer...

Implanté...

J'en connais un,
et comme vous je l'aime beaucoup :
il n'avait pas été nommé
aux affaires humaines ;
Il a **planté** sa tente parmi nous,
il a pris notre chair un jour de Noël,
le premier Noël ;
et, sans avoir eu le temps de vieillir,
un vendredi,
pour des tas de raisons qui nous concernent,
on l'a **implanté** au Golgotha !

Aujourd'hui, simple rappel ?
Un signe pour nous ?
Oui, sans aucun doute.
Et c'est pourquoi
je vous **relance** quelques évidences.

Une première évidence :
notre propre implantation
n'est pas d'abord pour notre épanouissement,
notre réussite humaine, nos projets,
mais pour le partage de la condition humaine
sans savoir à l'avance
à quel « Golgotha » nous serons conduits :
« Celui qui ne prend pas sa croix
n'est pas digne de moi ».
Il y a aussi ce vieux chant de la Mission :
« Le Seigneur nous mènera
par les chemins qu'il lui plaira ».

Deuxième évidence :

ni carrière, ni fortune...
nous voulons suivre ce Jésus Christ
que mon prédécesseur appelait volontiers :
Le « Fou Libre »,
cet homme aux folles paroles :
« je ferai de vous des pécheurs d'hommes »...
Cet homme que l'on ne suit pas
sans se faire ranger
dans la catégorie des provocateurs,
des rêveurs-poètes...
Mais aussi, croyez-moi, dans celle
de ceux que l'on vient parfois trouver,
le soir, comme Nicodème,
au détour d'une journée de boulot,
quand on en a soupé du désespoir quotidien
et qu'on se dit :
« Celui-là, avec son Jésus,
il porte une flamme
dans le creux de ses mains... »
Oui, je vous le dis :
je suis en colère quand certains sourient
des prêtres ouvriers, et disent :
« que sont-ils d'autre que des syndicalistes,
et des délégués ? »
Lire, écrire, parler... les ouvriers le savent
aussi bien que nous.
Et ils sont aussi bien que nous
syndicalistes et délégués.
Mais croyez moi
les prêtres ouvriers portent aussi en eux
une sacrée flamme :
« je ferai de vous des pécheurs d'hommes »...

Troisième évidence.

Il ne faut pas se tordre le cou,
vivre avec un torticolis.

Le « va, vends tout ce que tu possèdes ;
et puis viens, suis-moi... »
n'est pas forcément un reniement de tout soi-même ;
par exemple :
on n'est pas obligé
de prendre un travail de fossoyeur
quand on a fait des études de médecine...
Pierre a gardé sa barque,
Paul a continué ses tentes
chez le Trigano de l'époque...
C'est plutôt, dans l'Esprit de la Mission,
selon l'esprit évangélique qui nous anime,
savoir **s'implanter** humblement,
d'architecte devenir maçon,
de médecin devenir infirmier,
d'inspecteur du travail, travailleur,
de chef de gare, cheminot...
L'orateur tient à préciser
que toute ressemblance entre les cas présentés ici
et des personnes de l'assistance
serait pure coïncidence et le fait du hasard... (1)

Quatrième évidence.

Beaucoup d'hommes et de femmes
ne choisissent pas leur lieu de travail.
Demandez seulement aux immigrés...
Beaucoup d'hommes et de femmes
ne choisissent même pas leur travail.
Demandez en particulier aux jeunes...
Alors n'ayons pas des exigences de **riches**
nous qui voulons nous implanter
parmi les **pauvres**.

Cinquième évidence.

Des prêtres sont en paroisse,
d'autres au travail,

d'autres encore en paroisse et au travail ;
certains sont aumôniers
certains autres à la fois en paroisse,
aumôniers et au travail...
A quarante quatre ans,
j'ai connu tout cela.
J'en tire cette conclusion :
il n'y a pas **Un modèle**,
même à la Mission de France.
Le croire, ce serait tomber dans le sectarisme
et le dictionnaire définit ainsi ce mot :
« se dit d'un homme qui témoigne
d'un esprit étroit ».

Sixième évidence.

Nous vivons un temps de l'Eglise
où le ministère, les ministères,
mariés, pas mariés, hommes, femmes...
tout cela se bouscule et se cherche ;
et c'est tant mieux.
Dans une Eglise qui a une certaine tendance
à se replier, à se regarder,
à tomber parfois un peu vite en prière,
nous avons à nous souvenir sans cesse
de la foule de tous ceux et celles
qui se lèvent tôt en semaine
font de bonnes journées avec le travail
ou les enfants,
tour à tour espèrent et désespèrent...
et, en tous cas, sont loin
de nos querelles d'églises, de nos mots compliqués,
de nos petits problèmes internes...
et au contraire
proches des grandes questions humaines essentielles

(1) Phrase humoristique puisque ces métiers sont précisément ceux de certains jeunes du groupe de formation.

Septième évidence.

C'est que je pourrais vous sortir
beaucoup d'autres évidences.
Je pourrais, bien sûr, parler de disponibilité,
d'obéissance.

Ces mots ne sont pas démodés ;
ou alors l'évangile, Jésus sont démodés.

« Lui qui était de condition divine
s'est abaissé
devenant **obéissant** jusqu'à la mort
et la mort sur une croix »

(lettre aux chrétiens de Philippe, ch. 2)

Mais ces mots : obéissance, disponibilité...
ont été à la source

de telles déviations dans l'Eglise
qu'il faut sans doute les remplacer,
en chercher d'autres,

tout aussi forts pour ce temps

que nous avons à vivre,

pour cette spiritualité

qu'il nous faut inventer dans le quotidien :

par exemple, face au mot **obéissance**,

que mettons-nous sous le mot **liberté** ?

Sommes-nous vraiment sûrs

que ce soit la liberté évangélique ?

Cela pourrait être tout bonnement

la bonne liberté occidentale

dont nous profitons

mais qui est aussi mère du libre-échange,

asservissant sans cesse,

réduisant à l'obéissance forcée

une grande partie du Tiers-Monde...

S'il y a pour nous une « obéissance »,

c'est aujourd'hui celle-ci :

écouter notre temps,

entendre les cris de la détresse

et se faire obéissants à ces clameurs,

y répondre concrètement

comme à une voix de Dieu

qui nous « commande... »

L'homme souffrant,

dépouillé, humilié, baffoué.

Voilà qui a autorisé sur nous

En lui, nous voyons Jésus le Christ

« devant qui, selon l'Ecriture,

doit fléchir tout genou

au ciel, sur la terre et dans les enfers ».

J'aime vous lire, en terminant,

ces quelques réflexions

d'un prêtre-ouvrier des Travaux Publics :

« Regardons sans cesse vers Jésus...

C'est sur la croix qu'il est,

à un degré optimum,

le plus serviteur de Dieu

et le plus serviteur des hommes.

C'est toute l'Eglise

qui doit rectifier la position

en laissant résonner en elle

la voix des plus petits

qu'on étouffe par ailleurs...

Pour moi, dans ce contexte de fatigue,

de solitude, d'échec,

je pense que toutes ces peines ont un sens,

je continue parce que je veux rester témoin

de ce monde des pauvres.

C'est la réponse à la question de Dieu

posée en Jésus Christ

que j'essaie de donner.

Projet démesuré

quand on ne sait quoi dire et quoi faire

au-delà des petits gestes quotidiens,

et je m'interroge :

y a-t-il des gestes qui disent Jésus Christ ? »

" Evidence, ce que ne voient pas les autres "

Daminos.

Quand, dans un débat, on dit : « C'est évident », cela implique qu'il n'y a plus de question, que les différentes tendances, points de vue, ont atteint un consensus. A la limite, cette formule : « C'est évident » laisse supposer que nous sommes dans le registre des constats, des lieux communs, des banalités.

Il n'est pas inutile de revenir à la racine de ce mot « évidence » qui jalonne nos conversations familières et nos confrontations difficiles. **EVIDENCE : VIDEO.** Je vois. Or, nous sommes dans l'ère des vidéos, dans un monde de voyeur. Ces vidéos, ce sont les hublots par lesquels nous voyons l'horizon... l'écran sur lequel se joue le spectacle du monde, la membrane transparente qui fait que les événements de notre planète nous sont à la fois très proches et hors d'atteinte. Nous sommes des voyeurs à l'affût des secrets de la vie intime, de l'expérience humaine : l'interview d'un témoin devient une radioscopie... les battements du cœur humain, le développement de l'embryon, les choses les plus cachées sont mises à jour, s'impriment sur les pellicules.

Evidence :

**richesse insondable au-delà de nos perceptions,
quête incessante de clarté sur toute obscurité, tout obscurantisme.**

Evidence :

**voyance extralucide sur l'énigme de l'avenir,
lumignons du tunnel de l'histoire humaine.**

Evidence :

**regard émerveillé qui transcende les apparences,
étincelles de lucidité qui traversent l'aveuglement de nos illusions.**

Evidence évangélique :

qui illumine, des spots de la foi, de la vision divine, les détails et les ombres de nos cités, qui transfigure les mal-vues de notre société...

Albert Grimaux.

Quand les traditions se fécondent

Bernard Gouël

Culture biblique et culture africaine

Le mot français « culture » vient du latin « colere » qui signifie à la fois habiter et cultiver. Partout où il vit, l'homme doit habiter une terre et la cultiver, il doit habiter un monde et le mettre en valeur pour en tirer les ressources nécessaires à son existence, répondre à ses besoins. C'est ainsi que, dans un milieu de vie, l'homme suscite une manière de vivre, personnellement et ensemble, une manière de sentir et de penser qui se déploie dans le langage. Les mots sont chargés de toutes ces expériences, sont l'expression d'un art de vivre. Bernard Gouël, qui est en Côte d'Ivoire depuis vingt ans, a entrepris cette exploration des mots dans la Bible et dans la culture africaine. Le dialogue entre des partenaires ou des groupes exige toujours un retour aux sources, une mise à jour des traditions. La révélation de Jésus Christ ne peut faire l'économie du cheminement d'Israël. Tout peuple, quel qu'il soit, a lui aussi son Ancien Testament.

Cette double et exigeante recherche est nécessaire pour que l'homme d'aujourd'hui puisse entendre la Bonne Nouvelle, pour que la foi soit partie prenante de son actualité et de son avenir.

Parler de culture biblique, ou africaine c'est parler de terrain, de plantation, de semences.

Les mots ne sont pas des pierres ; ce sont des graines. Ils prennent racine et poussent selon les cultures.

J'ai eu la chance de travailler avec un prêtre Africain... il ne m'a jamais dit de faire... de « la catéchèse Africaine »... ! car « un morceau de bois tombé dans l'eau ne devient jamais caïman » dit un proverbe Ivoirien.

Mais mon frère Africain m'a dit « Recherche dans la tradition biblique quelques mots importants et moi je chercherai quelques mots-clés dans ma culture africaine »... « Sans doute entre ces mots, il y aura un jour Transfusion de sang... de sens... ».

Et ensemble nous sommes allés à la recherche de quelques mots... Quelques mots ont été alors semés en moi, ils ont pris racine, ils ont porté des fruits... ils ont changé ma manière de prier « le NOTRE PERE »... une simple histoire de mots... une extraordinaire histoire de sens...

Père

Tradition biblique.

Quelle longue histoire au pays des mots... avant que naisse le mot « PERE » pour dire Dieu !

Il était le Dieu sans Nom, ou plutôt un Dieu des Ancêtres, le Dieu de quelqu'un, le Dieu de quelques-uns... de quelques sémites « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ».

Un jour au Sinaï, il s'est dit « Yahvé ». Puis les prophètes ont construit un vocabulaire familial = le Dieu Père, le Dieu Epoux, le Dieu qui aime comme une mère... Mais quelle longue distance entre Yahvé de Moïse et le « ABBA » de Jésus-Christ... !

J'ai découvert que le discours sur la Montagne était traversé par la « constellation » du mot Père (Votre Père, Ton Père, Notre Père, Mon Père...) comme un groupe d'étoiles, ce mot illuminait le Texte et faisait de la loi nouvelle une loi filiale... le mot transformait le Message et les impératifs de Jésus ; la route vers Dieu devenait un chemin filial.

Tradition africaine.

L'africain m'a fait découvrir les sentiers qui traverse sa culture... le mot « PERE » a été semé et a produit une importante récolte.

En Afrique, il y a le père qui m'a engendré, mais aussi le père qui me protège, qui me nourrit ; le Frère de mon père, dans le matriarcat... c'est aussi mon père. Et ici chacun a plusieurs pères... on dit « le grand-père, le père, le père-grand (ou l'oncle), le petit père (ou le neveu héritier) ».

Les pères... sont au pluriel et c'est à travers eux que je puis découvrir celui que Jésus nous a dit d'appeler Père.

Thérèse de Lisieux disait : « c'est en voyant mon père de la terre que j'ai mieux découvert le Père du ciel ». Thérèse c'était une Européenne.

En Africain, il faut dire « c'est en regardant mes pères de la terre, que je découvre le Père des cieux ».

Les chemins pour découvrir le Père des cieux en Afrique sont pluriels...

Le mot « Père » est devenu un mot lourd, au volume de sens variables... ; cette découverte a renouvelé en moi les premiers mots de la Prière que Jésus nous a apprise...

Dieu, quand tu le pries, comment l'appelles-tu ? Le mot « Père » est devenu pour moi un mot « Enorme »... qu'avec Jésus Christ « nous osons dire »...

Que ton Nom

Tradition biblique.

Le « NOM » a une grande importance dans la Bible ; lui seul, remplace parfois le Nom de « Dieu ». Les actes des Apôtres sont remplis du Nom Nouveau de Jésus. Les Apôtres parlent au Nom de Jésus, guérissent par le Nom de Jésus, souffrent pour son Nom... et les disciples doivent le Salut en son Nom qui est au-dessus de tout Nom... (Actes 2,38 - 3,6 - 4,7 - 5,41, etc...).

Le Nom dans les Actes des Apôtres a pris un Enorme volume de sens...

Tradition africaine.

Le Nom est aussi très important en Afrique. Celui qui envoie en son Nom... et celui qui est envoyé deviennent une même personne.

Il m'a dit : « j'ai été reçu en ton Nom... j'étais reçu comme tu aurais été reçu... j'étais devenu « Toi ».

Le Nom c'est aussi la race...

Il s'appelle Kouassi, c'est un Ivoirien de race Baoulé. Il s'appelle Mobio, c'est un Ivoirien de race Ebrié.

Mais s'il s'appelle Ouédraogo, c'est un voltaïque de race Mossi.

Mais s'il s'appelle Bazié, c'est aussi un voltaïque mais de race Gourounsi. Mais s'il s'appelle Sonda, c'est un Voltaïque de race Dagari...

Un nom c'est un visage, une personne, une race... simplement par le Nom on connaît Ton origine, le pays d'où tu viens.

Le Nom c'est parfois une date ; on ne connaît pas toujours l'année, le mois, mais le Nom, dans la race Baoulé, a révélé le jour de la semaine.

Il s'appelle Koffi... il est né un lundi

Elle s'appelle Adjoué... elle est née un mardi

Il s'appelle Kouakou... il est né un jeudi

Elle s'appelle Aya... elle est née un vendredi

Et s'ils s'appellent... Kouamé, ou Affoué

il est né un samedi, elle est née un samedi.

Le nom c'est bien une race, une personne, une date, un homme, une femme.

Il est le respect du nom... on dit « souvent, il ne faut pas « gater » mon nom ». Le nom c'est comme un fruit, il fructifie par le renom... il pourrit et « se gate » selon les actes de la personne.

La place du nom, du respect du nom, m'a fait découvrir cette expression qui pour moi a été longuement vide de sens « que Ton Nom soit sanctifié ».

Pourquoi souhaiter que le Nom de Dieu soit Sanctifié ? rendu Saint ? Reconnu Saint ?

J'ai découvert combien les hommes avaient « gaté » le Nom de Dieu. Ce Nom Saint... a été pourri, gâté par le péché du monde... et quel

Que ton règne

grand projet... et quel long trajet... de cette prière chrétienne... « Que ton Nom soit Sanctifié ».

Le poids du Nom, du respect du nom des hommes pour redécouvrir le poids du Nom de DIEU !... les mots du Notre Père reprenaient vie pour moi.

Tradition biblique.

Cette expression de la prière Juive « que le Règne de Yahvé vienne » est souvent anémiée. Ces grains de mots... produisent des fruits secs... « Règne, Royaume », se sont vidés de sang.

Pourtant, ils reprennent vie, quand ils reprennent racines dans le terrain biblique. Comment comprendre le message de Matthieu, sans le mot « Règne » — Tout cet évangile est en fonction du Royaume ; la loi du Royaume, les Paraboles du Royaume, le Royaume final...

Mais si ce mot est un mot-clé pour comprendre le premier Evangile... il faut dire aussi que le mot va disparaître... dans le quatrième évangile il n'apparaît plus que deux ou trois fois... Saint Jean nous découvre un nouveau langage... le mot-clé de son Evangile n'est plus Royaume... c'est le mot Vie... pour lui... Le Royaume...

le Règne c'est la VIE...

la Parole était la vie

l'eau vive

le pain de vie

la lumière de la vie

je suis la vie

Et c'est bien dans la découverte de Saint Jean, que m'a conduit mon frère-Africain...

Tradition africaine.

Il m'avait dit le mot important pour l'Africain c'est le mot « VIE »... on rentre dans un courant vital, l'homme, la femme, sont au service d'une vie qui les dépasse.. on dit « manger la vie ».

On ne cherche peut-être pas encore la qualité de la vie... mais la quantité de Vie... Tellement de gens ici n'ont pas leur compte de vie...

Combien de vies encore écrasées, aliénées, enchaînées... quelle espérance vers une libération de la vie... vie de la femme, vie du foyer, vie économique, vie politique...

C'est bien le Christ qui doit prendre en charge toute la vie des hommes... le Règne de Dieu, la gloire de Dieu, c'est que les hommes vivent...

Alors le mot vie a fait éclater le mot règne... il y a eu transfusion de sens...

Quand je dis « que ton Règne vienne » je pense « que la vie vienne en abondance dans le monde ».

Je pense « que le Christ vienne, lui qui est vie ».

Je pense à la vie totale biologique, à tous ceux qui n'ont pas leur part... qui meurent si jeunes... ou à ceux qui ont faim.

Mais je pense aussi à cette vie du cœur, à cette vie de foi, à cette vie d'amour... l'Homme ne vit pas seulement de Pain... le monde entier est sous-développé... la vie est aliénée... il faut libérer la vie qui veut jaillir et se répandre en surabondance...

Je m'arrête... deux ou trois mots... PERE, NOM, REGNE ou VIE ; des mots lourds... qui pour moi ont transformé les premiers mots de la prière que Jésus nous a donnée comme Cadeau = LE NOTRE PERE.

**Je ne vous dis pas
condoléances
mais félicitations**

Un enterrement
qui fut
une fête

René Sourice

La mort est toujours rupture de relations. Cette frustration, souvent vécue comme un drame, peut quelquefois être célébrée dans la joie où s'impose cette conviction : la vie collective, nourrie des richesses de chacun, dépasse le groupe auquel on appartient. La foi au Christ Ressuscité s'enracine dans cette expérience et la prolonge en tissant de nouvelles solidarités que nos yeux ne peuvent percevoir.

René Sourice, frère missionnaire des campagnes, fût pendant plusieurs années membre de l'équipe associée de Pibrac, dans la région de Toulouse. Il est maintenant au Portugal. Il nous donne un écho de cet événement extraordinaire : cet enterrement qui fût une fête.

A quatre heures de l'après-midi je quitte l'atelier en disant aux copains :
— Je vais à un enterrement.

Le lendemain matin, en arrivant :
— Alors, cet enterrement ? me demandent-ils.

Et je réponds : ce n'était pas un enterrement. C'était une fête. Et j'ai essayé de leur expliquer.

C'était le jeudi de l'Ascension, jour non férié au Portugal. Ce que j'ai vécu là avec tant d'autres, en particulier avec Fr. Pierre-Marc Treméau, sa mère et Sœur Marie-Louise Van Inghelandt fut si extraordinaire que je ne peux m'empêcher de le partager avec vous.

Quand je suis entré à l'église, j'ai tout de suite compris que ce serait un enterrement différent des autres. C'était une demi-heure avant la célébration. L'église était déjà archicomble, l'ambiance très particulière. Le groupe de jeunes grattait la guitare et chantait. On sentait déjà une communion profonde où chacun paraissait impliqué d'une façon si intime, si personnelle.

J'avance au milieu de cette foule. L'évêque est là, devant moi, qui se fraye lui aussi un passage. Autour de l'autel nous serons neuf prêtres à concélébrer avec l'étole blanche.

Oui, elle est là, dans son cercueil ouvert, à la manière portugaise. Dans ce contexte, comme j'apprécie cette coutume ! Mon regard croise son regard... un regard qui ne répond plus. Mais on la voit. On se sent moins frustré. On a l'impression de l'avoir un peu plus au milieu de nous.

Elle est là, Carmita (1), qui vient de mourir à 42 ans d'un cancer. Elle qui, déjà atteinte par le mal, avait formé le projet, à 20 ans, d'élever des enfants de la rue, des enfants abandonnés. Ils sont là, dans l'assemblée... six au total. Pour eux, c'était leur seconde mère. Les voilà doublement orphelins.

Carmita, cette femme énergique et toute donnée. On sentait brûler en elle une ardeur, une flamme qui ne laissaient personne indifférent. Sa franchise et sa rudesse, qui parfois faisaient mal, lui venaient de cette passion de la vérité et personne non plus ne s'y trompait. Près d'elle, on avait le sentiment d'aller plus loin, d'être meilleur. Quelque chose d'elle passait en nous. Tout le monde admirait son courage, sa force, sa bonne humeur dans ses souffrances. Quelques jours avant de mourir, c'est elle qui remontait le moral de ceux qui venaient la voir. Elle ne se départissait pas de ses répliques pleines d'humour, comme pour tromper la mort. Elle obtiendra de son médecin la permission de quitter sa maison pour aller témoigner de sa foi dans un groupe qui venait de faire une retraite de deux jours.

Dès le début de la célébration, le ton est donné : « Frères et amis, dit le prêtre de la paroisse, vous le savez bien, c'est un évènement très particulier que nous allons vivre. Cette célébration sera une fête, comme l'a souhaité la famille, car nous allons chanter les merveilles que Dieu a faites dans la vie de notre sœur Carmita ». L'assemblée était déjà sur la longueur d'onde et attendait cette tonalité. Et la célébration s'est vraiment déroulée comme une fête.

L'évêque dans son homélie, simple et prophétique comme il sait le faire

(1) Carmita était employée de bureau. Sa jeunesse fut fortement marquée par son engagement dans l'Action Catholique Rurale, engagement qu'elle continua dans les « Cours de chrétienté » pour adultes. Elle était célibataire par idéal de vie.

dans certaines occasions, va accentuer cet aspect de fête. « La mort, c'est la célébration de la vie. Comme dit l'Eglise, le jour de la mort, c'est le jour de notre véritable naissance... Carmita tu es dans la joie de Dieu. Nous ne pouvons pas te pleurer. Nous remercions le Seigneur pour les merveilles qu'il a faites en toi. Tu es une richesse de vie pour la communauté à qui tu appartenais, tu fais partie du patrimoine de l'Eglise diocésaine. Quelques jours avant de mourir, tu me disais « Je veux vivre ! » Eh bien, oui, Carmita, vis vraiment avec ton Dieu ».

Au baiser de paix, toujours prolongé et chaleureux, c'est un courant de fraternité qu'on sent passer dans l'assemblée, au chant de « Main, main, main dans la main ». La mère de Carmita est là, debout, courageuse, avec ses 83 ans. On s'embrasse longuement, comme on fait entre mère et fils. Nous sommes dans une situation qui nous dépasse. Comme dira un prêtre ami, le lendemain, autour de notre table, « On improvisait, mais c'était l'Esprit-Saint qui agissait ».

Avant la fin de l'Eucharistie, l'évêque s'adresse à la famille (neuf frères et sœurs), en particulier à la mère, digne et forte : « Je ne vous dis pas condoléances, mais félicitations... », comme pour dire : « Vous nous avez fait un cadeau merveilleux ». Aucune fausse note dans tout cela.

Un autre détail qui me frappe. Dans l'église, la famille est dispersée. Elle n'entoure pas le cercueil. C'est vrai, Carmita n'appartient pas qu'à sa famille ; elle appartient au peuple, à tout le monde,

A la fin de la célébration, j'apprends que les gens sont venus nombreux, la nuit, à l'église, où son corps était exposé, de 10 heures du soir à 2 heures du matin, l'église n'a pas désempi. On chante, on prie, on écoute des passages de ses mémoires lus par ses frères, ainsi que la Parole de Dieu. Un participant dira à l'évêque : « Ce fut une vraie veillée pascale ».

Dernier acte : l'accompagnement au cimetière au milieu d'une foule énorme, silencieuse... Près de la tombe, la fête continue. Les adieux n'en finissent pas. Pendant une heure et demie, les jeunes ne se lassent pas de chanter et les gens avec eux, ni d'entendre des témoignages. C'est comme à regret qu'ils quitteront celle qu'ils ont tant aimée.

On croirait presque que c'est un rêve, tellement ce fut extraordinaire. C'était presque trop beau. Mais n'est-ce pas des merveilles que le Seigneur nous a promises ? Je ne suis pas près d'oublier cette fête que je n'avais encore jamais vécue. Dans notre zone où il n'y a pratiquement jamais d'enterrements religieux et où l'atmosphère est parfois très pénible, ce fut un formidable signe de Dieu. Oui, vraiment, Dieu a visité son Peuple. ALLELUIA !

(Chronique des frères missionnaires et des sœurs des campagnes, n° 132, sept. 80)

**Notre corps
se déplie**

Olivier Chazy

**Notre cœur
se dilate et le vent nous emporte**

Le groupe Dynamique Evangélique qui organise ses rencontres à partir d'un témoignage (cf. LAC. n° 80 janv-fév. 80 « L'espérance pour moi, prêtre-ouvrier » Yves Sauvaget) a sollicité, à son dernier week-end, un jeune laïc qui demande à être officiellement partie prenante de la recherche de la Mission de France. Olivier Chazy travaille au ministère de la santé. Mais sa profession et les engagements qu'elle implique sont loin de garnir sa vie. Il accueille dans sa maison des garçons et des filles, meurtris par l'existence. Ensemble, ils mettent en commun les ennuis quotidiens et les rêves d'un monde meilleur. Cet espace se veut ouvert, carrefour pour les amis des amis, abri pour ceux qui cherchent un peu de chaleur humaine, table dressée pour les compagnons au sens fort du terme (partage du pain). Olivier, avec son style de poète nous chante cet hymne à la vie. Tous ceux qu'il cotoie participent activement à cette « symphonie du nouveau monde ».

Le chemin de ma vie est déjà marqué par une série de découvertes. Je peux dire que cette vie est actuellement polarisée - ou aimantée - autour de cinq réalités, qui ont chacune leur poids.

Il y a mon travail professionnel : employé au Ministère de la Santé (au milieu de 4 000 personnes) je travaille au Bureau d'aide sociale à l'enfance et j'ai la responsabilité de ce qui touche les assistantes maternelles. Le travail professionnel n'est pas le tout ; ni même le centre de mes préoccupations. Cependant par le syndicat C.F.D.T. et toutes les charges qui m'ont été confiées, je touche une des dimensions importantes de la vie sociale.

Je suis très lié à la Ligue communiste révolutionnaire. La vigueur de l'action des camarades est grande. Il y a une logique de la vie militante, à ce niveau, qui prend facilement tout l'être, tout le temps, toute la passion qui nous habite. Je n'ai pas voulu en être submergé. Cependant, j'ai voulu être logique et essayer d'aller jusqu'au bout. J'ai demandé d'être un militant actif. Après bien des discussions, cela m'a été refusé : « on ne peut être un chrétien ayant des liens avec l'église officielle et appartenir 100 % à la Ligue ! » La Mission de France est bien vue comme liée à la classe ouvrière. Mais, liée par ailleurs à l'Eglise, elle n'en apparaît que plus dangereuse...

J'ai des liens étroits avec un groupe P.T.T. : des filles qui font le travail à la chaîne deshumanisant des chèques postaux. Ce groupe m'a beaucoup appris.

Réalité pour moi décisive : disposant d'un appartement assez vaste avec trois chambres disponibles, j'ai choisi de vivre en communauté. C'est en août 1974 que j'ai loué ce pavillon dans un quartier calme, où habitent ouvriers et employés. J'ai passé des petites annonces... Pendant longtemps, ce fut un défilé. Mais peu à peu, les choses se sont stabilisées, et aujourd'hui, il y a une équipe très riche. C'est une petite « famille » formée de gens ayant vécu durement mais acceptant un vrai partage.

Il y a enfin les ateliers de recherche et de partage de la M.D.F. auxquels je participe.

Le cœur de mon existence

Je vis massivement au milieu de gens, qui par rapport à la foi des chrétiens, sont très nettement des « incroyants » ou des athées ; mais ils ont des richesses intérieures et humaines étonnantes. L'athéisme ? Je dirai simplement que Dieu n'est pas nommé. Et que les gens que je côtoie ont eu, de diverses manières, une expérience négative de l'Eglise. Rien n'appelle plus la

révolte que la prétention d'imposer une certaine manière de vivre au travers d'impératifs « spirituels ». Même si c'est simpliste, il leur apparait que, massivement, l'Eglise a toujours choisi son camp : celui des exploités. Eux se trouvent dans l'autre camp. Ça ne se discute pas.

Peu à peu j'ai compris que pour moi, être croyant c'est être « *Serviteur de la Vie* ». Sur ce terrain je me retrouve avec tous mes camarades. Dans un autre contexte (au milieu des musulmans croyants) B. Hanrot revendiquait d'être un « Serviteur de Dieu ». Je suis, au milieu d'athées, un Serviteur de la Vie. Mais pour moi le lien avec la foi est tout à fait évident.

Cela implique que je me retrouve tout naturellement au service des forces de la Vie. Car il ne faut pas être naïf. Les forces de mort sont présentes partout : le doute, l'atonie, la violence, le fatalisme : autant de forces de mort. La lutte est incessante.

L'Eglise ? Elle aussi est piégée, attirée par diverses forces de mort. Elle a plus le souci de protéger ses membres et ses privilèges passés, que de risquer de se retrouver avec des forces neuves, inquiétantes, marginales. C'est là que la ligne centrale de la M.D.F. m'a rejoint. Je m'y retrouve, on a mis le « sel de la terre » dans les bocaux. La M.D.F. le met dans la soupe. De plus, elle a un autre repère - qui est aussi le mien. Il s'agit de rejoindre là où ils sont, comme ils sont, les plus écrasés, les plus démunis. Il s'agit d'adopter, d'abord, le regard que les pauvres portent sur le monde et la société. Voir ainsi ce qui les émerveillent. Comprendre ce qui les révolte.

Je vis cela dans cette petite « famille » qui habite avec moi. J'ai peu à peu trouvé trois critères pour que les choses soient claires entre nous : un partage régulier des dépenses communes ; le goût de partager sa vie et tout ce qu'elle nous fait découvrir ; accepter d'accueillir, comme ils sont, les gens les plus divers qui viennent à la maison.

Moyennant cela, ils sont chez eux. Et cela amène à élargir peu à peu avec les gens du quartier, d'abord méfiants ; on arrive à mettre sur pied de vraies fêtes, ou danse dans la rue... Et je ne parle pas des voyages culturels et d'autres activités.

Ma foi de chrétien ? Je peux dire simplement qu'elle est sans cesse *provoquée* par tous ces gens, ces contacts, cette vie avec des militants, avec des « marginaux ». Je reçois des provocations. Et cela me transforme. Je ne peux plus voir certaines réalités d'un cœur tranquille. Ainsi l'Eucharistie : elle était un repas qui accompagnait un partage des biens. Quand il ne reste plus que l'Eucharistie sans ce partage, tout perd sa vérité : c'est infiniment grave.

Nourriture de la foi

C'est vrai que la foi vécue ainsi a besoin d'une nourriture forte. Comme je l'ai dit, c'est en grande partie à la M.D.F. que je la trouve.

C'est ainsi que je voudrais citer quelques textes qui expriment peut-être un peu mieux ce que j'ai découvert, ce que je vis. Ils sont dans Vin Nouveau, dans la L.A.C. ou ailleurs. J'en ai composé également d'autres. Mais c'est une perpétuelle recherche.

C'est ainsi que *les commencements* sont pour moi une lumière très forte sur la Vie. Comme dans St Jean (Ch. I de l'Évangile, Ch. I de sa première Épître : « Il était la Vie... Ce que mes mains ont touché du Verbe de Vie »). Voilà comment je l'ai écrit un jour :

*J'ai envie de commencements,
d'écouter la vie quand elle commence et recommence,
d'écouter les fous qui cherchent l'étoile au loin
plutôt que ceux qui fixent la proue
croquant sauver le bateau à chaque vague qui vient.*

*J'ai envie de réapprendre le vent quand il va souffler par ci et par là
portant la vie comme la mouette légère, intelligente et disponible.*

*J'ai envie de réapprendre la source,
la parole quand elle n'est pas double langage
et de croire à la parole, de l'écouter et de la dire sans crainte et sans détour.
J'ai envie de parler ensemble.*

*Je ne veux plus du double langage qui tue la parole
trompe les peuples et les désarme, qui n'ont plus de langage pour s'entendre
et se comprendre, espérer et lutter.*

Espérer et lutter : l'un ne va pas sans l'autre. Dans la foi il y a des clartés, il y a aussi des nuits. Il y a la Présence, et il y a l'absence de Dieu. A ce niveau on rencontre tout naturellement la Pauvreté : c'est à dire ce désencombrement, cette dépossession de soi-même par les autres - et dans la même orientation, par Dieu. C'est alors que le partage intervient. Car on ne peut pas rester « en l'air ». Et c'est le partage qui nous donne *de nouvelles racines*.

C'est alors que nous découvrons ce qu'est l'Amour. Car dans toute Vie vraie, il est présent et de tant de manières. Cela aussi je l'ai écrit :

L'Amour,

*A tous il est donné de recevoir et de vivre le grand message de la vie :
le souffle de l'amour.*

Il vient à l'improviste, bouscule nos habitudes, nous attire à la vie.

Il est parole profonde, fleur de vie, promesse de fruit.

Il est le ciel et la terre, la lumière et le feu.

Il est le chant d'oiseau, la table partagée, le sourire du voyageur.

Il est l'intimité des couples et la marche des peuples.

Son visage est transparence, son haleine tendresse.

*Il est en toi mon frère mon camarade, pour qui la vie étale en permanence
ce qu'elle ne te donnera jamais,*

et te réserve en abondance : l'angoisse, la peur, la solitude.

Il est en toi qui hésite entre le désespoir, la fuite ou la révolte,

et dont la suite des jours est un long chant monotone.

L'amour est notre vie.

Viennent les jours où tous en sont touchés ;

où chaque porte du fruit, retrouve son cœur de lutte ;

et le vieil homme en nous fait place au cœur d'enfant ;

et le devoir lugubre, le désir malade,

s'écartent devant le consentement au don.

La terre s'entrouvre à des espaces nouveaux, elle redevient habitable.

Nos blessures se cicatrisent ;

l'amour se fait subversion et franchit les barrières

dressées par les hommes ;

pour s'ouvrir à l'infini des autres.

Alors ce n'est plus nous qui menons l'amour,

c'est lui qui nous conduit par ses chemins de liberté,

aux plus impénétrables des trésors.

Toute chose trouve son sens, et il emplit au ras bord la coupe de nos vies.

Il est le souffle du divin en nos vies.

L'Amour, au fond, c'est le nom de l'Esprit. L'Esprit c'est la liberté de l'Amour, c'est celui qui nous dénude. Nous voulons bien accueillir les autres tels qu'ils sont. L'Esprit nous renvoie la balle. « Vous aussi il faut être ce

que vous êtes ». Notre vie bascule pour s'ouvrir à la liberté des autres. Et c'est cela qui nous fait découvrir et avouer cette autre dimension de l'amour : la fidélité.

*Aux arbres, fidèle est le vent quand il les dépouille de leurs feuilles
à la mer, fidèle le soleil quand dans le rougeoiement des marais,
il fait naître la blancheur du sel,*

*A l'huile, fidèle est le feu qui consume pour extraire la lumière,
Au grain, fidèle est l'homme qui le broie pour en faire le pain
ou qui le met en terre.*

*A nos amours nous resterons fidèles
et nous aurons les yeux couleur de soleil.*

Disant tout ce que je viens d'exprimer de mes découvertes et de mes convictions, les questions m'arrivent.

« Avec qui peux-tu partager tout ce que tu vis ? » Assez longtemps je n'ai vraiment partagé avec personne. Ce fut pour moi le temps du « désert ». J'ai compris qu'il avait sa place inévitable dans la vie de tout croyant. Elle est sans doute décisive pour ceux qui vivent dans le monde actuel. Depuis un certain temps, c'est avec vous et avec la M.D.F. que je partage tout cela, y compris l'Eucharistie.

« Une pareille vie donne « soif », me dit-on ; tu as bien dû trouver des sources ailleurs ». Ces sources, elles sont dans les groupes dont j'ai parlé et et avec tous ceux qui s'y raccrochent. Mais en fait, j'ai fait un choix, sous peine de me disperser. Je partage avec des gens qui sont dans des réseaux et qui arrivent à découvrir les divers engagements de ma vie. J'ai choisi de partager avec ceux qui ont le sens du collectif. C'est à dire ce service de la Vie de leurs frères. C'est très exigeant.

On me demande aussi : « Peut-on vivre ce que tu vis sans être vraiment libre ? » Je crois que la liberté est indispensable. Mais il est possible de limiter, pour l'unité d'une vie, le champ de cette liberté. C'est ainsi que je vis mes cinq semaines de vacances avec divers groupes, et non seul. C'est ainsi que je n'ai pas voulu me fixer de frontières une fois pour toutes. Le célibat me permet de vivre librement bien des choses. Mais je n'ai pas décidé de le choisir définitivement. Serviteur de la Vie. La Vie me guide. De plus je trouve dans l'Evangile de St Jean tant de paroles lumineuses sur la Vie : « Je suis la Vie... Je veux qu'ils aient la vie en abondance » (1). Je découvre que ce

(1) Cf. Jean Ch. VI : Le pain de vie. Ch. VIII (37-39). Ch. XI : Jésus rend la vie. Ch. XIV (6-7). Ch. XV (9-17). Ch. XVI (20-24). Ch. XVII (6-26).

que je vis est dans le droit fil de l'Évangile. C'est mon fil conducteur. Je choisis d'être *Serviteur de la Vie* en même temps que *Serviteur des Pauvres* : je voudrais que ça ne fasse qu'un.

Et c'est pourquoi il faut revenir à l'amour, à *cette force d'aimer qui prend sa source dans la prière* et qui a pour points d'appui la pauvreté et le partage. J'ai trouvé cela chez celle qui a fondé les « *Faucolari* », Chiara Lubich. Je ne l'aurais pas exprimé comme elle. Mais je crois que c'est très révélateur d'une démarche. Voici ce qu'elle écrit :

< Je t'aime...

**Non parce qu'on m'a dit de te parler ainsi,
Non parce que mon cœur me suggère ces mots,
Non parce que je crois que Dieu, Tu es amour.
Non parce que je sais que tu es mort pour moi...**

Je t'aime,

**Car au cœur de ma vie
Tu as voulu entrer, plus intime à mon être
que l'air de mes poumons et le sang de mes veines.
Tu es venu en moi, en ce logis secret
où nul autre que toi ne pouvait pénétrer
En un temps où toi seul pouvais me consoler.
Nous nous sommes parlés, chaque heure,
Chaque instant et je t'ai regardé ;
Les traits de ton visage
ont livré la réponse à toutes mes questions.
Ta parole d'espoir m'a donné de comprendre,
En ton amour total, j'ai vu la solution.**

Je t'aime,

**Tout au long des années, tu étais là présent,
Substance de mes jours et j'ai vécu de toi.
Ta loi fut ma boisson et je ne le savais pas !
Mes forces, mes retours, toutes mes nourritures
venaient de ton amour ; enfant je l'ignorais.
Donne-moi, je te prie, dans le temps qui me reste
De savoir remercier un peu, pour ton amour,
Amour versé sur moi et qui m'oblige à dire.
Je t'aime >.**

Je voudrais terminer par quelque chose qui rejoint diverses interrogations. La Foi ne nous appartient pas. Il faut croire à travers les mots des autres. Il faut prier à travers la vie des autres. Je vais vous dire tout cela par ces quelques mots :

La Prière...

*Au travers de la peine des jours, nous prenons la mesure de nos vies,
des vivants, de l'humain.
Ici commence l'espérance, là s'arrête peut-être la souffrance,
là-bas reprend le mouvement, et les bornes sans cesse se déplacent,
à chacun une mesure nouvelle, un espace inattendu, une complicité cachée.*

*Nous traversons ces pays comme des évidences,
mais faisant silence en nous-mêmes,
lentement, une clarté secrète est montée jusqu'à nous, inattendue :
Notre amour s'est éveillé à tous ces amours cachés,
notre corps se déplie, notre cœur se dilate, et le vent nous emporte.
Nous sommes les chercheurs de Dieu dans la vie des hommes.*

*Lentement notre amour rejoint tous ces amours,
les unit dans un mouvement
dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va,
dans le silence.
Cette vie profonde qui semble nous appeler
devient essentielle à nous-mêmes comme une respiration.
Loin de nous retirer du monde elle nous y plonge en entier,
et lorsque les grands vents de l'histoire nous emportent,
dans un ciel vidé, déjà chargé d'orages,
la prière revient comme l'appel du partage
et le désir de justice ;
comme la clarté dans un ciel obscurci.*

*Lentement nous forgeons l'espérance à venir,
et viennent la tendresse et les mots pour le dire.
Droit devant nous, d'un alliage nouveau,
nous apprenons à prier, dans l'abandon ;
nous voici dans la clarté des jours ;
et toute notre vie devient prière.*

et promotion humaine

Congrès eucharistique national du Zaïre

Kinshasa, 22-29/06/1980.

Ce Congrès, organisé dans le cadre de l'Année du centenaire de la deuxième évangélisation du Zaïre, a permis, sur les rapports entre l'Eucharistie et le Développement, une réflexion au cours de laquelle l'Eglise s'est sentie profondément interpellée.

Quel sens peut avoir le mot « développement » dans les pays « sous-développés » ? Leur économie est « extravertie » et leurs « systèmes sociaux traditionnels » sont perturbés.

Il en est bien ainsi du Zaïre. Le nouvel ordre social du pays a été engendré et s'élabore en fonction de l'extérieur. Les intérêts qui y président sont occidentaux : c'est dire leur caractère étranger et capitaliste. Ils ont imposé leurs circuits industriels et technologiques qui induisent un nouveau type de projet d'homme et de société. Le processus de formation de la société zaïroise est donc brutal.

Les modèles de consommation et le style de vie proposés contribuent à aliéner, à complexer les personnalités. Ils pèsent aussi, lourdement, sur le budget national. Il n'est pas difficile de constater qu'en Afrique le « développement » oriente les masses vers des préoccupations accessoires. L'actuelle division internationale du travail conjuguée avec le jeu des marchés mondiaux et du transfert de la technologie semble intégrer le continent au circuit mondial mais l'empêche de se développer réellement.

Des signes de cet état de choses ? L'insuffisance de la production des biens de première nécessité — surtout dans la production agricole. La réduction de l'artisanat et des petites entreprises. La disproportion entre les bénéficiaires d'un petit commerce et ceux d'un travail productif. Trop souvent, on en vient à penser que le développement est une

question de capitaux. Beaucoup ne perçoivent plus que le travail est le moyen par excellence du progrès personnel et collectif.

La scolarisation de la jeunesse est peut-être le domaine où se perçoit le mieux la perturbation du système social traditionnel : il y a divorce entre la scolarisation et le développement intégral.

La sécurité sociale coutumière a perdu une partie de sa valeur : la solidarité classique se raidit en une préoccupation de la sécurité matérielle. Les adultes attendent de leurs enfants une nouvelle garantie d'avenir. L'école apparaît comme la voie obligée vers le diplôme et vers une fonction rémunérée. D'où la volonté des parents de faire passer tous les enfants par l'école. De leur côté les enfants veulent ce que veulent leurs parents, les adolescents aspirent surtout à un travail rémunérateur, c'est-à-dire à gravir certains échelons dans l'échelle sociale et à contribuer ainsi au bien-être de la famille. Toutes ces attentes constituent autant de pressions sur l'Etat qui en arrive à entériner, sans véritable planification, une prolifération d'écoles qui s'essouffle à suivre le rythme des naissances.

La motivation profonde de ces pressions et de ces attentes est l'échelle des salaires dans la nation. Seules les professions qui ont requis des études poussées ouvrent de larges possibilités de rémunération, au moins dans le secteur privé. Dès lors, chacun en vient à regar-

der l'avenir uniquement à travers le prisme de l'école. Tout cela exerce, sur la nation qui prend conscience d'elle-même, un impact socio-culturel : nouvelles connaissances, nouveaux comportements, règles et valeurs nouvelles, désagrégation des structures socio-culturelles ancestrales, multiplication des relations au-delà du clan. Ces changements conduisent vers une société urbaine, technique, administrative ...

Le développement d'un pays est d'une certaine façon bloqué tant que ses structures économiques et sociales seront conçues en fonction des intérêts d'une métropole étrangère. La petite bourgeoisie nationale, en effet, croit de son intérêt de maintenir le statu-quo et les masses manifestent une départicipation presque totale aux intérêts nationaux.

Il est très difficile de faire un bilan général, mais ce qu'on peut dire, c'est que *la pauvreté* n'est pas le vrai problème du monde contemporain. Le problème c'est la division de l'humanité en deux catégories : les riches et les pauvres.

Le « sous-développement » peut être compris aujourd'hui comme la conséquence d'une vaste oppression de l'homme par l'homme qui s'exerce tant sur le plan international que sur le plan national et qui se manifeste par toutes les privations déshumanisantes qu'imposent les puissants sur les faibles.

A ce niveau, l'« aide internationale » n'a le plus souvent fait qu'empirer la situation de domination des pays déve-

loppés sur les pays en voie de développement au lieu de résoudre réellement leurs problèmes. Aucun effort n'est fait par les pays riches pour attaquer le mal à ses racines.

En premier lieu, l'aide maintient en fait les peuples sous-développés en état de dépendance. Elle les conduit à attendre leur salut du dehors alors qu'il ne peut venir que d'eux-mêmes, de leurs propres efforts, de leur propre volonté, de leur propre imagination.

On constate aussi que, dans la pratique, l'aide va bien davantage au pouvoir en place qu'aux populations auxquelles elle est censée être destinée. (Pour un franc belge qui va au Zaïre, deux francs belges reviennent en Belgique). De plus, on pourrait dire que cette « aide » donne bonne conscience aux riches et les empêche de mettre en question leur propre régime dont l'existence et la prospérité sont basées en grande partie sur le pillage organisé des ressources du tiers-monde.

Il ne devrait donc plus être question d'« aide », mais de « justice ». Non plus de « distribution », mais de « solidarité ». Créer des rapports harmonieux respectant la liberté et la capacité autonome de chaque partenaire, telle doit être la base des échanges justes et d'une collaboration vraiment humaine.

Il s'agit, en effet, d'assurer un développement intégral, un développement qui concerne *tout l'homme* et *tout homme* et qui se refuse à ne prendre en

considération que les seuls intérêts du capitalisme international.

Pour que le développement soit coordonné, centré sur l'homme, on ne peut plus subir tous ces changements sans les contrôler, sans les maîtriser. Il faut parvenir à les orienter en employant rationnellement les ressources matérielles et humaines, d'abord et avant tout pour assurer la satisfaction des besoins du prochain le plus proche et en intégrant toutes les valeurs culturelles.

Aucun modèle n'est simplement transférable. Il faut chercher *le développement de l'homme africain*. Dire cela n'est pas un repli égoïste, c'est reconnaître que le développement est une question de *culture*, au sens large du terme : plus qu'un ensemble de compétences techniques, spécifiques, le développement demande un style de vie, une mentalité, une certaine vision du monde, un ensemble d'us et de coutumes. En réalité, l'Afrique devrait, à l'exemple de la Tanzanie de Julius Nyerere, redécouvrir, reconnaître et vivre ses valeurs traditionnelles : amour, travail, solidarité ...

Il faut récupérer le passé, qui a été volé, et assimiler cet avenir vers lequel on se trouve embarqué avec tous. Vivre selon sa propre identité et son authenticité signifie, au niveau économique, cesser de vivre selon les modèles de consommation des pays industrialisés et adapter ses besoins aux possibilités économiques réelles. Les pouvoirs devraient

résister aux projets de prestige, à la mégalomanie, et lutter contre le « narcissisme national ». Une nouvelle gestion publique s'impose.

Le critère du développement doit être redéfini sur la base du bien populaire. Il faut concevoir un projet de développement intégral qui évite le blocage que connaît l'Occident axé sur le développement matériel. Le danger est de vouloir réduire le problème du sous-développement à un problème de sous-équipement, parce que loin d'être tout simplement une question technique, il est un *défi éthique*. Le développement intégral mène à la communion, il ne se met véritablement en œuvre que dans la communion. Il doit donc être porté par des « hommes nouveaux ». Aussi chacun doit-il s'imposer un nouveau comportement.

Nous ne pouvons pas oublier que la racine profonde de toute solution sérieuse et durable des déséquilibres de notre temps se trouve dans le cœur des hommes.

Le développement intégral a pour nous, chrétiens, une dimension religieuse qui englobe toutes les autres et leur donne un surplus de *sens*. C'est pour cela que l'Eglise du Zaïre, depuis le début de l'évangélisation, a pris, tant bien que mal, de plus en plus conscience du fait que l'action de promotion humaine n'est pas un secteur juxtaposé ou rival de sa tâche d'évangélisation, mais qu'elle en est une dimension constitutive. Son engagement pour la promotion

humaine a donc consisté dans l'instauration d'une pastorale unifiée car il est impossible de juxtaposer des activités qui doivent se compénétrer en fonction d'un seul et unique témoignage à donner.

Il faut une constante conversion des mentalités pour sortir du système dualiste qui maintient une dichotomie entre promotion humaine et évangélisation. Ici la réflexion théologique est aussi bien concernée que la pratique quotidienne à tous les niveaux.

A la question de savoir « *comment faire ?* », on s'aperçoit que la solution se trouve dans la « conscientisation ». C'est par elle que la population se mettra en route. Mais il faudra se garder de deux pièges : celui du paternalisme et celui de l'efficacité.

L'Eglise doit aussi savoir qu'il n'y a pas de développement « a-politique ». Qu'il n'y a pas non plus de développement à la base, si, sur le plan de la macrosociété, l'injustice est institutionnalisée. L'Eglise a l'habitude de s'attaquer plus souvent aux symptômes qu'aux causes profondes des situations injustes. Il ne suffit plus de « guérir les plaies », il faut se ranger au côté des petits pour lutter avec eux contre toute injustice, toute exploitation.

L'Eglise de Dieu qui est au Zaïre doit demeurer toujours consciente de sa place comme communauté et comme institution par rapport aux autres secteurs de l'ensemble social du pays : le social, le politique, l'économique, le

culturel. Elle doit pourtant exercer sciemment son rôle dans la formation sociale et religieuse de la conscience des Zaïrois et participer ainsi, de façon déterminée, au changement social. Elle devra donc analyser l'impact explicite ou implicite de son action sur les autres fonctions sociales.

L'EUCCHARISTIE est le sacrement par excellence de la communauté chrétienne, communauté qui doit ou qui devrait être le modèle de toute communauté ou de toute société humaine.

C'est par solidarité avec tout homme et tout l'homme que Jésus-Christ a voulu se livrer lui-même et il a fait surgir au cœur de l'humanité une fraternité nouvelle et radicale, signe du passage de la mort à la vie. S'il a voulu épouser la fragilité de tout homme et s'il s'est effacé totalement, c'est pour laisser toute la place à l'Esprit, en devenant ainsi lieu de communion, sans limites et sans conditions, entre Dieu et les hommes et entre les hommes entre eux.

Cette fraternité nouvelle et radicale dont le Christ est l'initiateur suppose évidemment le don de soi-même pour ses frères. Et ceci ne peut se faire que grâce à une solidarité avec les « plus petits des frères » (Mt 25,40), une solidarité où il faut payer de sa personne.

Inscrire cette exigence dans la réalité concrète et actuelle de notre société suppose une transformation radicale dans nos relations humaines, d'autant plus que, dans le contexte négro-afri-

cain, la pauvreté n'est pas d'abord d'ordre économique mais d'ordre relationnel.

La communion au Christ doit entraîner la communion entre les hommes, briser les barrières sociales ou raciales, fonder le partage fraternel dans le concret de la vie, en dépassant toutes les inégalités. Le partage du pain eucharistique ne peut être célébré dans la vérité que s'il se prolonge dans le partage du pain de notre table, chaque jour et en tout lieu. Une vie nourrie par l'Eucharistie est appelée à vivre de solidarité et de partage. L'Eucharistie n'est-elle pas le mémorial de la solidarité et du partage vécu jusqu'aux dernières conséquences ? Une solidarité dans l'Eglise, entre les chrétiens (dépasser le « tribalisme religieux »), entre les croyants et avec tous les hommes, surtout avec les plus pauvres, les plus petits, parce que le Christ, solidaire jusqu'au bout de la réalité des pauvres, a voulu s'identifier avec tous ceux qui sont faibles, petits, sans renom. Une solidarité internationale ne servirait à rien s'il n'y avait pas de solidarité entre les sociétés respectives. « Ma chair pour la vie du monde » : le Seigneur a sauvé le monde par la solidarité et le partage.

La célébration de l'Eucharistie engage à vivre pour les autres, à respecter les droits de tout homme. On ne peut pas participer à l'Eucharistie et laisser opprimer les hommes, sans lutter pour eux, pour la liberté.

La scène éprouvante du lavement des pieds, qui a précédé la dernière Cène,

ne voulait-elle pas remplacer définitivement les structures de puissance et de pouvoir par des structures de service et cela jusqu'au sacrifice total de soi-même ? Nos assemblées eucharistiques doivent dépasser, déborder le cercle culturel pour aller transformer le monde, pour collaborer au développement intégral, pour rendre plus justes les structures sociales. Il ne peut être question d'une libération purement intérieure, sans aucun impact social. Il faut libérer aussi des péchés collectifs inscrits dans les institutions et les structures.

Nous ne pouvons pas oublier que l'Eucharistie a été instituée au cours du repas pascal, un repas qui commémorait la libération de l'esclavage du peuple juif, libération de l'esclavage physique, moral et culturel. Cette libération est devenue l'archétype de la libération intégrale de l'homme en Jésus-Christ.

Devant les graves problèmes d'injustice, d'inégalités et d'exploitations dans notre humanité aujourd'hui, la conscience chrétienne est particulièrement interpellée ... L'Eglise est-elle complice de l'injustice établie ? Se situe-t-elle du côté des « puissants » de ce monde ? Ou bien, est-elle impuis-

sante à susciter chez les chrétiens la plus élémentaire solidarité ? ...

Evidemment, une voix qui se lève aujourd'hui pour proclamer l'égalité de tous les hommes inquiète et « trouble » les tenants de « l'ordre établi ». Pour faire taire cette voix de l'Eglise, on essaiera de l'amadouer par des privilèges, ou bien de la menacer, de l'intimider.

Comme nous partageons le pain rompu à la table du Seigneur nous sommes dans l'obligation de partager ce que nous sommes et ce que nous avons avec les moins nantis, avec ceux qui sont dans le besoin. Seule cette perspective chrétienne, évangélique, pourra aider à résoudre les problèmes angoissants de l'injustice dans le monde.

L'urgence s'impose donc de revoir le *sens* de l'Eucharistie dans notre vie. Quelles sont, pour les chrétiens que nous sommes, les exigences de notre communion au corps et au sang du Christ ? De quelle manière devons-nous témoigner de l'unité et de la solidarité avec nos frères proches et lointains, avec les membres du même corps du Christ ?

M. Isabel Correig.

La famille... ..dans

Une seule manière de la comprendre ?

la culture

Une seule façon de la vivre ?

africaine

Un groupe de travail international s'est réuni à Rome pendant le Synode : « Femmes et Hommes aujourd'hui dans la famille, la société et l'Eglise ». Monseigneur Peter Sarpong, évêque au Ghana avait transmis à ce groupe quelques réflexions sur l'ethnie des Akans, à laquelle il appartient, ses modes de vie, sa conception de la famille, de l'éducation... et sur l'attitude de l'Eglise qui, dit-il, « n'a pas encore pris la question de la famille avec le sérieux qu'elle mérite... »

L'Eglise, en proposant une forme de vie conjugale et familiale, ne s'est sans doute pas laissée interroger par les différentes manières de vivre la famille dans diverses cultures, y compris chez nous. La conversion en Jésus Christ reste toujours la tâche essentielle de l'Eglise, mais il est toujours plus facile d'inviter à un art de vivre à l'occidentale plutôt que d'évangéliser des attitudes ou des comportements proprement indigènes. Cela ne cacherait-il pas des relents bien connus d'impérialisme spirituel ? Mgr Peter Sarpong pose clairement la question.

Bien que ce soit du Ghana que j'écrive, je voudrais me concentrer sur le groupe ethnique des AKANS, auquel d'ailleurs j'appartiens. Le Ghana est une société très hétérogène, qui a été érigée en nation, par la force des fusils

et les écrits colonialistes. Le colonialisme a jeté ensemble plus de 30 groupes ethniques et a appelé cet ensemble la Côte d'Or. Ce nom a été changé en « GHANA » lorsque nous avons acquis l'indépendance politique en 1957 (...).

plaçables. Un des corollaires est que la femme *doit* avoir des enfants : la stérilité est la plus grande catastrophe qu'une femme ait à supporter. C'est une malédiction. Plus grand est le nombre de ses enfants, plus haute est l'estime dans laquelle une femme est tenue. Un homme se discredite lui-même s'il n'est pas capable d'engendrer des enfants (...).

Le système familial traditionnel

La société Akan est divisée en 8 clans, et personne ne peut se dire Akan s'il ne peut prouver son appartenance à l'un de ces 8 clans. Ces clans sont répandus dans tout le pays Akan. Ils sont exogames, dans le sens qu'une personne ne peut se marier avec quelqu'un de son propre clan. Ainsi, si un homme appartient au clan A, sa femme peut appartenir à n'importe lequel des autres clans, sauf le A. Dans ce système, les termes employés normalement pour décrire les relations biologiques sont appliquées aux relations sociales. Par exemple, le terme « mère » ne se réfère pas nécessairement à la personne qui a donné naissance, mais peut également désigner les sœurs, cousines,

et en fait n'importe quelle femme qui est au même niveau généalogique que celle qui a donné naissance. C'est ainsi que le mariage est exogame : un homme du clan A épouse une femme du clan B ; ils ont des enfants. Ces enfants appartiennent au clan A ou au clan B. Dans notre société Akan, les enfants n'appartiennent pas au clan A, le clan de leur père, mais au clan B, auquel leur mère appartient. Et cela, qu'ils soient garçons ou filles. En d'autres mots, les hommes ne peuvent continuer leur clan, qui se termine avec eux. La continuité dépend de la femme. En conséquence, les femmes ont une très grande importance dans le clan. Elles sont en fait, indispensables et irrem-

Dans ce système, l'éducation des enfants, bien que dépendant d'une certaine façon du père, qui vit avec sa femme et ses enfants, est avant tout la responsabilité collective du matrilignage. Dans ce système, les frères de la mère (et cela inclut également les cousins) ont plus d'autorité juridique sur les enfants d'un couple que le mari lui-même ; mais le père a cependant une certaine autorité spirituelle sur ses propres enfants (...).

Avec l'introduction des écoles modernes, les structures sociales traditionnelles ont commencé à s'effondrer. Il y a maintenant une spécialisation du travail. Les gens font des études de droit, de médecine, deviennent ingénieurs, architectes, enseignants, industriels, inspecteurs, etc.

Avec la spécialisation est apparue la mobilité sociale : les gens doivent sortir de leur propre communauté pour se spécialiser. Quand cette spécialisation est acquise, ils restent souvent en dehors pour pratiquer cette spécialité.

La majorité des Akans instruits sont salariés. Comme tels, il ne leur est plus possible d'être aussi généreux qu'ils voudraient l'être, ou que l'on attend qu'ils soient, envers les enfants de leurs sœurs ou de leur matrilignage en général. De toute façon, lorsqu'une personne est devenue avocat, ou médecin, il lui est difficile, voire impossible, de laisser l'éducation de ses enfants au clan de leur mère.

Il y a donc là un conflit. Il considérera comme sa plus stricte obligation de s'occuper de l'éducation de ses propres enfants, alors que son matrilignage considérera le fait de s'occuper de ceux qui lui appartiennent comme une obligation traditionnelle. Manquer à celle-ci équivaut à une trahison (...). La chose étrange, c'est que la plupart des Akans instruits ne peuvent ni ne veulent se départir complètement de l'ordre ancien, mais en même temps se sentent dé-

placés tant qu'ils n'ont pas adopté l'ordre nouveau.

Dans l'ordre ancien, par exemple, il était tout à fait commun pour les hommes d'être polygames. Il y avait beaucoup de raisons à cela, et de bonnes raisons. Il y avait par exemple beaucoup de coutumes culturelles interdisant aux femmes d'approcher leurs maris (...).

Parmi les Akans, il y avait aussi le fait que d'avoir beaucoup d'enfants était un prestige. Si l'on avait plusieurs femmes, on était sûr d'avoir plus d'enfants, et c'était une raison pour laquelle les hommes étaient désireux d'avoir plusieurs femmes. Nous devons également avoir présent à l'esprit le côté économique de la question. Avec plusieurs femmes et plusieurs enfants, il y avait beaucoup de main-d'œuvre pour aider l'homme dans sa ferme et dans ses tâches journalières. En fait, il n'était pas rare de voir des femmes insister pour que leur mari prenne une autre épouse, pour diminuer le travail qu'elles avaient à faire. La jalousie était sans doute inexistante dans ce temps là ! En conséquence, la polygamie était donc pratiquée non seu-

lement à cause de l'habituelle faiblesse sexuelle ou morale des hommes — qui est aussi un facteur avec lequel il faut compter — mais plus spécialement à cause de facteurs qui échappaient au contrôle des femmes et des hommes eux-mêmes. Maintenant que ces facteurs ont plus ou moins disparu, on pourrait croire que les hommes seraient forcés de repenser toute la question et de s'en tenir inconditionnellement à la monogamie. Mais ce n'est pas du tout le cas. Les femmes sont encore soumises à des mariages polygames, et c'est en grande partie de leur faute : c'est souvent elles qui cherchent les autres épouses !

Le vieux système avait ses avantages. La femme avait un statut ; elle était et se sentait désirée ; elle était puissante. Elle prenait part aux décisions, elle participait activement à la vie politique et civile. Même le choix des Chefs et du Roi des Ashanti dépendait des femmes ; chaque Chef avait une contrepartie féminine, qui s'occupait du bien-être des femmes du clan (...).

Un homme est très fortement attaché à sa mère, et

prêt à faire n'importe quoi pour elle. Il y a un proverbe Ashanti qui dit que lorsque votre mère est morte, vous n'avez plus de famille.

Les enfants avaient un plus grand sentiment de sécurité dans le système ancien que dans la société changeante d'aujourd'hui. Parce que dans le cadre ancien, ils ne dépendaient pas d'une seule personne, mais plusieurs assuraient leur sécurité. En fait, ils dépendaient du clan tout entier,

à qui le terrain appartenait, et qui le lotissait suivant les besoins. Avec les gens de leur clan, ils jouissaient des privilèges et des bénédictions attribués au groupe, et partageaient ses devoirs et obligations. Quand le lignage ou le clan s'accroissait, il y avait « fission et fusion ». Les gens du clan se mettaient ensemble pour repousser un ennemi commun ou pour conquérir un bien commun.

ses affaires. L'immense respect que les hommes témoignaient aux femmes, qui étaient aux commandes, est en train de disparaître rapidement. Le pouvoir qu'avaient les femmes en tant que prêtresses n'existe plus. L'Eglise a certainement fait beaucoup, parfois inconsciemment, parfois sans doute avec des motifs honnêtes, pour réduire l'importance accordée aux femmes dans notre contexte.

En même temps cependant, et dans un autre sens, l'Eglise a fait beaucoup pour l'élévation du statut de la femme. C'est l'Eglise qui a pris la responsabilité de créer et de gérer un enseignement officiel institutionnalisé. Par l'enseignement, l'Eglise et l'Etat ont formé des femmes qui sont aptes maintenant à côtoyer les hommes dans toutes les sphères d'activités. Nous avons des femmes juges, des femmes professeurs, fonctionnaires aux plus hauts postes ; récemment, une femme a été nommée Commissaire aux Affaires Etrangères, nous avons des femmes médecins, des femmes à la tête d'institutions, etc. (...).

On doit admettre honnêtement que l'Eglise n'a pas en-

L'attitude de l'Église

C'était une situation qui avait besoin d'être étudiée, adaptée et adoptée par l'Eglise. Elle avait d'immenses mérites, dans le domaine du mariage et de l'éducation des enfants. Malheureusement, au lieu de faire cela, l'Eglise a introduit le concept occidental de « famille nucléaire ». L'Eglise a considéré le système matrilinéaire au mieux comme « curieux », au pire comme « grossier », un système qui devait en tous cas être aboli comme « anti-naturel ». Le résultat de tout cela est que nous sommes laissés dans le

vide complet, en ce qui concerne l'éducation des enfants. Mais un enfant ne peut pas être laissé dans le vide ; le fait est que les enfants, actuellement sont sujets à des vices dont on n'avait jamais entendu parler dans le passé. Des enfants sont laissés sans aucune ressource matérielle. Alors que dans le passé, il n'y avait pas de craintes ni d'inquiétudes à laisser les femmes gouverner, lorsque les hommes et les prêtres étaient en guerre, l'Eglise d'aujourd'hui ne donne aux femmes qu'une participation minimale dans

core pris la question de la famille avec le sérieux qu'elle mérite. La famille est la première école de l'enfant. Ce qui débute dans la famille est de la plus grande importance pour le futur de l'enfant. On pouvait penser que l'Eglise aurait sérieusement étudié les systèmes familiaux de notre peuple, trouvé les points de divergence ou de convergence avec l'enseignement officiel de l'Eglise, et vu ce qu'il y avait à faire pour mettre en route une pastorale familiale efficiente. Les choses étant ce qu'elles sont, on semble avoir oublié que ce qui compte, ce n'est pas *un* type de famille à proposer, mais beaucoup plus avec quelles sortes de familles nous sommes confrontés. L'approbation totale et inconditionnelle de la famille « nucléaire » comme modèle de famille chrétienne n'est pas juste, selon moi. C'est même une forme d'impérialisme spirituel.

Elle trahit la réalité quotidienne du peuple Akan. Elle ne s'accorde tout simplement pas avec nos structures traditionnelles ; et pourtant, avec un peu d'imagination créative, elle le pourrait (...).

Une bataille silencieuse

L'Eglise n'a que 100 ans d'existence au Ghana. Ce sont maintenant des Africains qui la dirigent. Les missionnaires ont certainement fait ce qu'ils ont pu, dans les dures et inextricables circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Il est étonnant qu'ils aient pu accomplir tant de choses. Dans ces temps d'« évangélisation primaire », il n'était pas possible pour eux de traiter en profondeur et de façon satisfaisante des domaines tels que celui de la famille.

Nous sommes maintenant face à la tâche gigantesque de démarrer là où les vaillants missionnaires se sont arrêtés. Nous voyons que le mariage est le problème numéro 1. Notre conception du mariage est en conflit avec celle de l'Occident, qui nous a été présentée comme « chrétienne ». Notre système familial, auquel la majorité de notre peuple est encore fermement attaché est étranger à l'Occident. Ces problèmes et d'autres concernant la famille et le mariage arrivent maintenant au premier plan de nos préoccupations. Avec détermination, avec l'aide d'experts et surtout celui de Dieu, nous espérons bien les attaquer efficacement. Le cri de la bataille silencieuse devient assourdissant : nous triompherons.

Mgr Peter Sarpong
Evêque au Ghana

Agricultures...

et services

de l'évangile

Echos d'une rencontre

Une rencontre à Fontenay, la deuxième du genre, les 10 et 11 janvier 1981. Quatre vingt personnes, dont trente huit laïcs, trente quatre prêtres et huit religieuses. Les uns, salariés agricoles de diverses branches professionnelles (dix-sept) ; d'autres agriculteurs exploitants (vingt-trois) très divers selon les régions, les surfaces, les types de culture, les engagements ; d'autres encore faisant partie du secteur tertiaire : conseillers agricoles, animateurs ruraux, assistantes sociales, etc. (vingt-six) ; enfin, quatorze prêtres et religieuses plus particulièrement chargés des mouvements chrétiens en monde rural.

Une rencontre... un effort de lucidité à partir des situations actuelles ; des questions ; quel avenir ? une autre agriculture Des témoignages : l'Évangile manifesté. Une recherche : l'Église, demain, là...

Voici quelques échos de cette rencontre. Ils nous font rejoindre des réalités souvent méconnues, tellement loin de l'univers quotidien du plus grand nombre des français. Ils nous font surtout rencontrer, des hommes et des femmes, nos proches.

L'histoire de Raymond

Il a 31 ans, il est célibataire. Avec son père, il travaille sur une petite exploitation de 20 hectares. Selon les termes en usage, on dit qu'il est « aide familial ».

Que font-ils ? Du lait et un peu de tabac..

Leur exploitation se trouve en zone de montagne : elle est donc peu mécanisée... le laitier ne peut accéder à la maison.

Raymond n'a pas de salaire. Il perçoit seulement le produit du tabac : environ 5 000 F par an.

Famille tranquille et « reconnue » par les voisins : Raymond est président du syndicat local.

A la mort du grand-père, quatre héritiers : le père de Raymond, son oncle célibataire et deux tantes. L'oncle meurt. Il laisse une maison en ruines et quatre hectares cultivés par le père de Raymond... sans bail. Les deux sœurs ne veulent pas vendre ce terrain à bas prix ; elles exigent une vente aux enchères, en deux lots : d'un côté, trois hectares ; de l'autre, la maison et l'hectare restant. Le père de Raymond acquiert le premier lot. Aux enchères, la maison mise à prix 8 000 F monte à 57 000 F : un citadin était acquéreur.

Comment le père de Raymond aurait-il pu surenchérir ? Un mauvais coup pour lui ! Dépressif, ce fût l'enfer à la maison... il tenta de se suicider.

Voilà une famille « chamboulée », un bien de famille acquis par un étranger, un citadin. Nous touchons ici le poids du foncier en agriculture : acheter les terres, c'est enlever aux agriculteurs leurs chances de vivre.

Et Raymond ? D'un côté, il a des responsabilités. De l'autre, comme « aide familial » il reste commandé, dominé par sa famille. Sa situation de célibataire n'aide pas à clarifier les affaires.

Entre jeunes ruraux chrétiens, on a réfléchi à tout cela... Lorsqu'on est soi-même écrasé, exploité, on se révolte, on veut que ça change ! Et quand on veut que ça change pour soi, pourquoi ne voudrait-on pas que ça change aussi pour les autres ?

Les situations d'écrasement appellent à se situer : on est d'un côté ou on est de l'autre ; on veut des hommes debout ou on accepte l'écrasement.

On ne peut pas rester au balcon.

Le Christ s'est rangé du côté des pauvres, des exclus... la samaritaine, l'aveugle et le lépreux... méprisés et bannis. Voilà qui révolutionne tous les systèmes de sociétés, y compris peut être ceux qu'on peut rêver de bâtir. Voilà qui appelle à « révolutionner » jusqu'à notre propre vie. « Je pourrais lutter contre l'écrase-

ment sans être chrétienne, disait Marie-Thérèse - enseignante en Maison Familiale rurale - qui rapportait l'histoire de Raymond. Mais, ajoutait-elle, je ne pourrais pas accepter l'écrasement et me dire chrétienne ».

Les situations auxquelles nous sommes affrontés sont difficiles ; nombreuses celles auxquelles nous ne voyons pas d'issue... Au nom de l'Évangile, nous ne voulons pourtant pas baisser les bras.

Gérard, dans une grosse pépinière.

Dans cette pépinière de 120 hectares, nous sommes soixante-cinq, personnel de bureau compris, dont une quarantaine sont originaires du pays. Quelques uns possèdent un peu de terre. Il y a huit Turcs dont trois femmes. Sur l'ensemble, une dizaine de personnes seulement ont une formation professionnelle, plus ou moins importante. Tous les autres, et j'en suis, se sont formés sur le tas.

Notre patron est maire de la commune (conseil municipal composé uniquement d'agriculteurs). La pépinière étant constituée en société, comme P.D.G. il est salarié. C'est ainsi qu'il était jusqu'en 1980 délégué cantonal du collège des salariés agricoles à la mutualité. Il est négociateur et signataire de la Convention collective agricole élaborée en 1966. Lorsque je suis entré à la pépinière, personne ne connaissait cette convention, aucune information n'était donnée.

Je travaillais là depuis un peu plus d'un an quand est née une section syndicale. Clandestine au démarrage : où demander une salle quand le patron est en même temps le maire ? Un tiers du personnel est syndiqué. Au début, ce qui a mobilisé c'était l'obligation de travailler 20 minutes par jour sans rémunération pour compenser le temps passé à aller des bureaux aux champs. Deux ans de lutte pour supprimer cette obligation !

En mai 1977, nous avons cessé le travail, dans le cadre d'une grève nationale ... au moins le tiers de syndiqués que nous étions. Première grève à la pépinière ; les journaux en ont parlé. Nous avons présenté un cahier de revendications : mensualisation, rédaction plus claire des bulletins de salaire, révision des classifications, paiement des outils de travail et des vêtements de pluie, panneau d'affichage et local, etc. le patron a violemment réagi. Il voyait dans la grève « une entreprise de division mettant en péril son entreprise, faite à la force de ses mains ». Il ne voulait pas nous considérer comme interlocuteurs. Ce sont ses propres paroles.

Trois jours après, élection de délégués. Près des trois quarts du personnel élit les délégués présentés par les grévistes. Au bout de quelques mois, le patron est bien obligé de discuter avec nous, de se situer comme patron.

Reste toujours une difficulté : c'est un notable dans le pays. Une certaine crainte révérencieuse demeure à son égard. Certains disent aussi : « il est ce qu'il est, mais il me paie ». Tout reste bien fragile.

Durement exploités, souvent isolés.

Les ouvriers agricoles : une catégorie de travailleurs qui tient une place importante dans la production de l'agriculture.

Leur nombre ? Difficile de se fier aux différentes statistiques ; elles correspondent à des situations très différentes : salariés permanents, occasionnels, à temps partiel.

Malgré leur diminution, leur effectif demeure considérable dans les exploitations céréalières, d'élevage, dans la viticulture, les cultures spécialisées : horticulture, pépinières, champignons, l'ostréiculture, les forêts.

Et pourtant, être ouvrier agricole c'est faire partie *d'un monde méprisé, souvent durement exploité, très dépendant* dans ses conditions de vie, de logement...

Certes, sur le plan collectif, quelques sièges sont offerts aux représentants des Salariés (Chambres d'agriculture, Mutualité Sociale, et différentes commissions) mais ceux qui y participent en retirent surtout le sentiment d'être les spectateurs de décisions auxquelles ils sont étrangers.

À côté, de la situation que je vis à la pépinière, dit Gérard, il en est une autre plus fréquente : la plupart des salariés agricoles sont seuls sur l'exploitation, avec ou sans le patron. Sur 4 700 salariés d'exploitation recensés dans mon département, 90 % sont seuls. Les autres sont généralement moins de cinq. La plupart du temps, l'ouvrier agricole est logé dans une maison appartenant à l'employeur.

Des luttes sont menées ; elles sont le plus souvent méconnues en raison de l'isolement. Quand on pense à l'écho que peut avoir le moindre combat mené par les syndicats d'employeurs : FNSEA ou MODEF...

Le plus souvent les luttes des salariés agricoles se concrétisent par le recours aux prud'hommes. Même si cela s'apparente à des actions à caractère individuel, ce n'est pas rien qu'un salarié agricole qui appelle son patron aux prud'hom-

mes !... Ça finit peu à peu par se savoir. Ça fait son chemin dans les consciences et ça met à jour de réels rapports de classe.

Chez nous, dans le département, je souligne l'aspect positif de l'Association des salariés agricoles pour la valorisation et le progrès (ASAVAPA). Elle a été la première à provoquer des rencontres, à permettre aux ouvriers agricoles de s'exprimer et d'être informés. Cela est important pour eux, dans leur situation de dispersion et de dépendance, en face d'un patronat agricole qui dissimule sa richesse réelle sous les difficultés globales de l'agriculture.

Témoin de l'évangile, parole d'Eglise.

Georges, ouvrier agricole, prêtre, participait à cette rencontre des 10 et 11 janvier 1981. Il est intervenu à son tour dans les travaux du groupe, redisant une fois encore ses espoirs, ses recherches. Quelques-uns de ses propos sont ainsi traduits par un auditeur :

De plus en plus absorbée par les firmes agro-alimentaires, l'agriculture de demain sera une agriculture de salariés. Cette lucidité ne conduit pas nécessairement au fatalisme, au désespoir. Il faut se battre, faire progresser les prises de conscience, mesurer les enjeux humains : cette société est destructrice du meilleur de l'homme. Dans la foi, nous sommes solidaires et responsables.

Des questions surgissent : faut-il se battre dans les structures actuelles ou en dehors ? Les structures sont pesantes, souvent liées au pouvoir dominant. Citadelles, peuvent-elles évoluer ?

Je retrouve la même question à propos des structures de l'Eglise : paroisse, mouvements...

Etre dedans, être dehors ? Où faut-il militer ?

Des sensibilités diverses s'expriment quant à notre façon de travailler au changement. Les uns privilégient les petites choses de la vie quotidienne porteuses d'espoir : des hommes se redressent, redécouvrent leur dignité ; des petites coopératives producteurs-consommateurs créent un nouveau style de relations etc. Les autres visent un changement plus radical.

Tous, chrétiens, d'une manière ou d'une autre manifestent l'espoir et posent des gestes témoignant d'une Eglise sacrament de l'amour de Dieu pour les hommes.

Saurons-nous accueillir les appels du Tiers-Monde ? A quels comportements nouveaux nous conduisent-ils ? Serons-nous capables de les répercuter dans nos sociétés déjà fortement remises en cause par l'Evangile ?...

Aux peuples indiens d'Amazonie

C'est depuis près de dix ans que se poursuit une réflexion intense sur l'action missionnaire, en particulier depuis la « déclaration de la Barbade » en 1971. Cette recherche de comportement nouveau s'inscrit dans le contexte du réveil indien en Amérique latine, un fait nouveau dans l'écrasement séculaire des aborigènes américains (1).

Une rencontre œcuménique panamazonienne de pastorale indigéniste s'est tenue du 13 au 20 novembre 1980 à Manaus (Brésil). Voici le texte adressé par les participants aux peuples indiens d'Amazonie.

(1) « Le réveil indien en Amérique latine », éditions du Cerf. Collection Terres de feu, 1976.

Comme missionnaires de plusieurs confessions chrétiennes, venus du Pérou, d'Equateur, du Brésil, de Colombie et du Venezuela, nous nous sommes réunis du 18 au 23 novembre 1980 dans la ville de Manaus, en Amazonie brésilienne. Nous voulions étudier la réalité indienne d'Amazonie et voir comment mieux aider votre cause.

Dans cette rencontre, nous avons été accompagnés par vos frères les représentants des peuples indiens Shipibo, Quechua, Shuar, Guajiro, Karipuna, Sateré-Mawé et Wapixana.

Nous avons écouté de leur part des dépositions très graves sur la situation de désintégration, de misère et même d'extermination pour nombre d'entre vous. Ils nous ont une nouvelle fois rappelé la part de faute qui a été autrefois, et est encore aujourd'hui, celle de nos Eglises dans votre situation.

Nous vous demandons sincèrement pardon. Nous reconnaissons que, très souvent, au nom de l'évangile, nous avons introduit chez vous des coutumes et nécessités étrangères ; nous avons facilité l'entrée d'envahisseurs, anciens et modernes, qui vous volent la terre avec toutes ses richesses en minerais, plantes et animaux, et qui détruisent l'harmonie de votre vie communautaire et libre.

Après avoir écouté vos frères, nous sommes dans l'obligation de dénoncer en particulier la politique de conquête et d'in-

tégration, faussement appelée nationale, que les gouvernements de nos pays respectifs appliquent à votre rencontre.

Nous rejetons, parce que génocidaire, la convoitise des grandes entreprises nationales et multinationales qui dévastent vos territoires par l'exploitation des mines, par l'abattage des forêts et par l'élevage du bétail des domaines.

Nous condamnons l'hypocrisie avec laquelle ces gouvernements — parfois avec les applaudissements inconscients ou égoïstes de nos peuples — édictent des lois, ouvrent des routes et mettent en œuvre des projets ouvertement contraires à vos droits et besoins vitaux, et cela au nom de la patrie, de la sécurité nationale et du progrès.

Nous dénonçons avec indignation l'utilisation qui est faite de vous dans la propagande touristique, comme dans le cas du film que le cinéaste allemand Herzog prétend réaliser parmi le peuple Michiguenga (2).

Comme Eglise de Jésus que nous voulons être, nous adressons une réprimande énergique à l'Institut linguistique d'été, dans plusieurs pays, et aux « Nouvelles Tribus » du Venezuela (cf. note 1), qui se réclament elles aussi du nom du Christ et violent votre culture millénaire, en compromettant votre survie comme peuples. Nous réprimandons également toutes les missions chrétiennes qui ne respectent pas, comme elle devraient, votre identité culturelle et votre sens de l'autodétermination.

En répercutant votre cri et en soutenant vos légitimes revendications, nous exigeons, face à l'opinion mondiale, que nos gouvernements ainsi que les entreprises nationales et multinationales respectent vos territoires et votre liberté totale. Parce que nous voyons de plus près, ces jours-ci, quelques-unes de vos revendications concrètes, nous exigeons du gouvernement

(2) Allusion au conflit entre le cinéaste Herzog et les Indiens Jivaros du Pérou, conflit qui s'est soldé le 1^{er} décembre 1979, par l'attaque du camp des blancs par les Indiens. L'auteur du film « Aguirre ou la colère de Dieu » avait demandé l'autorisation de travail au gouvernement péruvien mais pas à la communauté indienne. Cf. *Le Monde* du 13 mars 1980 et *Le Monde diplomatique* de juin 1980.

brésilien, ainsi qu'il est de son devoir et en vertu de l'engagement qu'il a publiquement pris, qu'il décrète dès cette année la création du Parc Yanomani ; nous exigeons du gouvernement péruvien qu'il respecte intégralement le territoire du peuple Campa ; nous exigeons du gouvernement équatorien qu'il respecte à son tour le territoire ancestral du peuple Shar, menacé par le projet de développement Palora Gualaquiza, et qu'il rapporte le décret 31.34/A qui menace l'avenir de ce peuple.

Pour vaincre tant d'ennemis anciens et nouveaux, vous savez très bien quelle est la force de vos peuples, tellement habitués à la lutte. Conservez fièrement l'orgueil d'être ce que vous êtes : les racines et le symbole de l'Amérique véritable. Ne perdez pas la mémoire de votre très ancienne histoire et réveillez-là. Aimez et cultivez votre langue native comme on aime sa mère. Et avancez jour après jour avec plus de détermination, avec une vision de plus en plus grande du monde, grâce à ce mouvement d'organisation, à travers les fédérations et les confédérations, mouvement qui se répand comme un torrent de vie nouvelle dans tout le continent latino-américain.

Dans cette lutte organisée, joignez vos mains, vos voix et le sang de vos martyrs, aux mains, aux voix et au sang de tant de paysans et d'ouvriers, également opprimés, également combattants dans notre Amérique latine. C'est le même ennemi qui vous dépouille, vous et eux. La cause des peuples est une.

Il faut souligner aujourd'hui, avec une fraternelle émotion et pour un soutien inconditionnel, le sacrifice et la lutte des peuples d'El Salvador, du Guatemala et de Bolivie, dans lesquels tant d'Indiens, de paysans et d'ouvriers sont aujourd'hui massacrés.

Enfin, pour notre part, repentis de tant d'erreurs et d'abus commis contre vous par notre civilisation et nos Eglises, nous nous engageons devant vous et à la face du monde à vous offrir notre totale solidarité, jusqu'aux ultimes conséquences.

Devant Dieu, Seigneur de l'histoire, qui nous donne à tous vie et liberté, qui chemine avec tous les peuples de la terre,

nous vous demandons d'accepter notre alliance et d'exiger de nous que nous soyons entièrement fidèles à notre mission.

La cause indienne n'est pas une cause perdue, malgré les prétentions du système de domination qui vous massacre, malgré l'incompréhension de nos peuples à nous, malgré le découragement dont vous pouvez parfois être pris. Nous croyons que le jour nouveau de la libération viendra pour les peuples indiens d'Amazonie et d'Amérique.

Dans cet espoir, nous vous embrassons fraternellement.

Le 23 novembre 1980.

Texte publié dans le bulletin 673 du 8 janvier 1981 de DIAL.

Pour les peuples du Salvador et du Guatemala

Un appel a été conjointement signé, le 20 décembre 1980, par plusieurs associations chrétiennes et organisations d'Eglise qui, chacune selon leur mission propre, agissent en direction du Salvador et du Guatemala :

Chaque jour, au Salvador et au Guatemala, des femmes et des hommes sont assassinés : récemment, des membres de la Commission des droits de l'homme, un ancien Ministre de l'Agriculture, le secrétaire général d'une organisation populaire, des médecins, des paysans et travailleurs, des journalistes, des avocats, des catéchistes, des religieux, des prêtres... et, ces jours-ci, au Salvador, six leaders de l'opposition et quatre femmes américaines (une missionnaire laïque et trois religieuses). Plusieurs milliers de personnes ont ainsi été tuées, depuis le début de l'année.

ACAT,
252, Rue St-Jacques,
75005 Paris

Centre Lebret,
9, Rue Guénnégaud,
75006 Paris

CIMADE,
176, Rue de Grenelle,
75007 Paris

CCFD,
4, Rue Jean-Lantier,
75001 Paris

CEFAL,
2, Rue l'Abbé-Patureau,
75018 Paris
CSEI,

**(Fédération protestante
de France)**
47, Rue de Clichy,
75009 Paris

Justice et Paix,
71, Rue Notre Dame des
Champs,
75006 Paris

Mission de France,
B.P. 124, 94121
Fontenay-sous-Bois Cedex.

Certes, la mort frappe à partir des deux camps opposés. C'est là le drame d'une guerre civile, même si elle ne dit pas son nom. Mais, dans cette lutte, sont particulièrement visés et atteints des témoins de l'Évangile. Ils ont fait le « choix prioritaire des pauvres ». Ils s'élèvent contre la violence qui leur est faite en ces pays. Cela n'est pas supportable par les tenants de l'avoir et du pouvoir.

La violence... le mot évoque les combats et les tueries. Mais, en réalité, la forme la plus aiguë de la violence, c'est celle que les évêques latino-américains ont appelée « *la violence structurelle ou institutionnalisée* ». Violence « d'une situation d'injustice dans laquelle la majorité des hommes et des femmes du pays sont privés du nécessaire pour vivre ». Violence d'un système social, économique et politique qui utilise les masses « comme force productrice manœuvrée par une minorité privilégiée ». C'est à partir de cette violence-là que se déroulent, comme en spirale, d'autres violences : violence répressive contre toute manifestation de protestation contre l'injustice, violence de la riposte spontanée de groupes, eux-mêmes attaqués, violence de la guérilla... S'il en est bien ainsi, il faut, pour que cesse la violence, aller jusqu'à sa racine. « Et la racine, elle est à : l'injustice sociale » (Mgr Romero).

Des chrétiens, au Salvador et au Guatemala, luttent contre cette injustice sociale. Pour eux, comme l'a rappelé le Synode des évêques en 1971, ce combat est « une dimension constitutive de la prédication de l'Évangile ». Quinze jours avant sa mort, Mgr Romero disait : « Aucun peuple ne possède un pays où coulent le lait et le miel. Mais la volonté de libération, le souci d'établir un peuple dans la justice, le désir d'en finir avec l'oppression et l'injustice des pauvres et des opprimés, c'est la volonté de Dieu, qui ne veut pas de cette situation » (1). Ces paroles indiquent le sens de l'engagement des chrétiens, au-

(1) Ces pensées de Mgr Romero sont extraites de la brochure « *Oscar Romero, évêque et martyr* », rédigée et diffusée par les associations signataires du présent appel.

jourd'hui, en Amérique Centrale, avec leur peuple. Ils luttent pour que, humainement, culturellement et spirituellement, il vive et vive en plénitude.

Nos frères chrétiens de là-bas ont besoin de soutien. De notre soutien, à nous, ici.

Soutien matériel. L'Eglise, au Salvador et au Guatemala, s'est mise — sous des formes appropriées — au service des familles et des personnes les plus démunies, mal nourries, soignées dans des conditions difficiles, menacées ou déplacées dans leur propre pays. Tout cela ne se fait pas sans argent (2).

D'autres gestes de *solidarité* sont possibles. D'abord, s'informer et informer personnes et groupes de son entourage : une opinion publique consciente et avertie peut faire bouger un état de choses (3). Envoyer une lettre ou un télégramme, notamment à Mgr Rivera Damas (4), faire écho aux nouvelles reçues, dire que l'on n'oublie pas, assurer que l'on regarde vers ce coin du monde, faire sentir que les communautés chrétiennes, ici, souffrent, espèrent et prient avec celles d'Amérique Centrale.

C'est le moment de vivre ce que dit saint Paul : « Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance ; si un membre est à l'honneur, tous les membres partagent sa joie » (I Cor. 12, 26).

(2) Le C.C.F.D., 4, rue Jean-Lantier, 75001 Paris, ccp Paris Centre 18.249-74 Y et la CIMADE, 176, rue de Grenelle, 75007 Paris, ccp Paris 4088-87 Y, sont à même de recevoir et d'affecter les dons en argent (mentionner Salvador/Guatemala).

(3) En particulier, utiliser le numéro spécial de la revue d'Amérique Centrale Dialogo, publiée en français, qui expose la situation au Guatemala et « a pour intention de faire réfléchir les secteurs chrétiens des différentes confessions et Eglises ». L'exemplaire 25 F (franco) à commander à l'Eglise Réformée de France, 47, rue de Clichy, 75009 Paris (ccp Société Centrale d'Évangélisation, Paris 140-66).

(4) Adresser ces messages à Monseigneur Rivera Damas, archevêché de San Salvador (El Salvador) qui, en attendant la nomination d'un successeur de Mgr Romero, est chargé du diocèse de San Salvador.

Adolfo Perez Esquivel rencontre Jean-Paul II

Prix Nobel de la Paix 1980, Adolfo Perez Esquivel était reçu en audience privée, le 17 décembre dernier. Poignées de mains, félicitations, sourires et photos, cadeaux d'usage, nouvelles photos, encore des félicitations... Quelques mots échangés : en voici le texte, remis à Jean-Paul II.

Les dix minutes d'audience se sont vite écoulées... dix minutes...

Très Saint Père,

Reconnaissance

Je tiens à vous exprimer toute ma reconnaissance au nom de mes frères d'Amérique latine, spécialement des plus pauvres et des plus opprimés, pour tous vos gestes et vos discours en faveur des droits de l'Homme, de la Paix, du respect de la Vie, comme par exemple

- votre déclaration en octobre 1979 au sujet des disparus d'Argentine et du Chili ;
- votre visite au Brésil, et spécialement dans les diocèses du Cardinal Evaristo Arns et de Mgr Helder Camara ;
- votre visite en Irlande du Nord et particulièrement votre appel aux chrétiens leur demandant de refuser de tuer ;
- votre pèlerinage à Auschwitz, au cours de votre visite dans votre pays, la Pologne, où vous avez cité le grand exemple du Père Kolbe.

Préoccupations

En de nombreux pays d'Amérique latine, nos peuples sont soumis à des régimes autoritaires et répressifs — qui sont souvent des dictatures militaires — régimes qui s'inspirent de la doctrine de la Sécurité nationale. Cette doctrine, très semblable à la conception idéologique des pays de l'Est, considère que rien ni personne ne peut être au-dessus de l'Etat.

En disant qu'ils veulent défendre la civilisation chrétienne et le monde libre, de nombreux hommes sont sincères. Mais leurs méthodes contredisent souvent leurs paroles et manifestent

en réalité une perversion de la doctrine chrétienne et de la mission de l'Eglise.

Mission de l'Eglise

Comme de nombreux chrétiens, c'est dans l'évangile que j'ai trouvé la source de mon engagement au service de mes frères et la force de lutter pour leur dignité et leur libération. Notre expérience en Amérique latine est la suivante : quand les chrétiens eux-mêmes prennent l'initiative de cette lutte pour la paix et pour la justice, ils savent trouver les réponses qu'attendent les hommes d'aujourd'hui et, ainsi, évitent l'expansion des solutions violentes et des doctrines athées.

Aussi nous souhaitons vivement que vous continuiez à nous apporter votre aide. C'est pour nous une source d'espérance et une défense irremplaçable, comme l'a été, par exemple, votre soutien récent à l'épiscopat bolivien qui a pris la défense des droits de l'Homme face à un nouveau coup d'Etat militaire. Il serait très important aussi que vous apportiez votre soutien à Mgr Rivera Damas, qui est actuellement très menacé, par exemple en le nommant archevêque de San Salvador.

Enfin, très Saint Père, vous savez la gravité de la réalité des disparus dans mon pays, l'Argentine, et le drame des bébés nés en prison. Tout ce que vous pourrez faire pour aider à résoudre ces problèmes aura un grand retentissement dans notre peuple si éprouvé et nous vous en serons très reconnaissants.

Souvent, avec les mères, les épouses et les parents de disparus, nous prions, implorant le Christ et la Vierge Marie pour qu'ils nous apprennent à pardonner et à vivre le mystère de la Croix, le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus.

Mais cette demande ne signifie pas pour nous que l'on doive renoncer à l'engagement dans la lutte non-violente pour la recherche de la justice et la réponse au problème de tous les disparus, ni renoncer à travailler contre la course aux armements et la vente d'armes des pays riches aux pays pauvres.

PAIX ET BIEN.

Ombres sur l'accueil des réfugiés en France

Depuis le coup d'Etat du Chili en 1973, la Maison de Fontenay, par un choix délibéré de la M.D.F. accueille des réfugiés politiques d'Amérique latine (voir la Lettre aux Communautés n° 80 p. 63).

Où en est l'accueil de ces réfugiés, en France ? Diverses informations font état de pressions, chantages et accusations gratuites qui contribuent à une relance européenne de la mise en cause de la tradition d'asile inscrite dans la constitution de 1958.

Voici des informations puisées dans la Lettre n° 32 (décembre 1980) de « France Terre d'Asile » (1).

(1) « France Terre d'Asile » (Association loi 1901), 29, rue Saint-Amand, 75015 Paris, Tél. 531-16-90. Abonnement d'un an à la « Lettre d'information » : 25 F. CCP Paris 10.695.64 A.

Quelques déclarations récentes émanant de voix « autorisées » ont proclamé qu'en ces temps difficiles la France ne devait plus admettre sur son sol de travailleurs étrangers. Pour l'instant personne ne réclame encore ouvertement le départ de ceux qui y sont établis, mais l'on assiste maintenant chaque semaine à un train soutenu d'expulsions sous les prétextes les plus légers.

Nous ne sommes pas indifférents, à « France Terre d'Asile », au sort des travailleurs immigrés et nous l'avons bien des fois prouvé, en paroles et en actes, seuls ou en liaison avec tous les groupements et associations attachés à défendre, dans ce pays, une certaine notion de solidarité et d'accueil. Notre souci aujourd'hui concerne cependant par priorité les réfugiés.

On peut craindre, en effet, qu'à la faveur de cette campagne trop bien orchestrée, tendant à faire admettre par l'opinion qu'en période de crise et de chômage il faut fermer nos frontières aux travailleurs étrangers. on en vienne, par un glissement insidieux mais tentant, à réveiller les vieilles méfiances ataviques contre tous les étrangers. Que dans la conjoncture difficile d'aujourd'hui le gouvernement ait le souci de ne pas accroître la menace sur l'emploi se comprend parfaitement. Mais pourquoi exprimer ce souci en des termes qui flattent fâcheusement nos moins avouables phobies ? Les propos de M. Stoleru lors de la grève d'octobre dernier des mineurs marocains luttant pour bénéficier des mêmes avantages que leurs camarades français et étrangers dont ils partagent, sans faveurs ni restrictions, les mêmes dures conditions de travail, ne sont pas convenables dans la bouche d'un membre du gouvernement et encore moins d'un ministre préposé au travail manuel.

Les réfugiés politiques sont en principe à l'abri de ces menaces puisque les conventions souscrites par la France leur assurent le droit au séjour et au travail aussi longtemps que leur et reconnue cette qualité.

Nous ne pouvons cependant nous endormir sur les tranquilles assurances de textes généreux certes mais dont l'application, comme pour tout texte légal ou réglementaire, peut prêter à interprétation plu ou moins libérale ou restrictive selon qu'un gouvernement privilégie le respect de ses engagements ou le souci, plus terre à terre, de limiter l'entrée et le séjour d'étrangers dans le pays.

Nos appréhensions sont nées d'un certain nombre de constatations dont aucune ne constitue une atteinte formelle et caractérisée au statut des réfugiés, mais dont le rapprochement laisse un sentiment de malaise qu'une association comme la nôtre ne peut pas ne pas ressentir.

Il y a d'abord l'arrivée en France. Pour pouvoir réclamer l'asile, un réfugié doit être autorisé à exposer son problème devant une instance habilitée à le recevoir. Or le premier contact est avec la police et celle-ci — peut-on le lui reprocher ? — est plus soucieuse de déceler et de refouler les arrivants, plus ou moins irrégulièrement documentés, que d'aider un candidat à l'asile politique à exposer son cas à « qui de droit ». La « Lettre d'Information » d'octobre relatait le cas de cette pauvre femme chilienne, âgée et ne parlant pas français, qui venait en France pour fuir un régime notoirement antidémocratique et que la police de l'aéroport de Roissy s'appêtait à remettre dans l'avion si, par chance, sa fille venue l'accueillir, et assistée de la complicité amicale d'un employé français de l'aéroport, n'avait eu connaissance de cette menace et n'avait pu verser 5 800 F, prix du billet de retour que le voyageur « ordinaire » doit avoir sur lui pour être admis en France. Mais qui a proposé à cette pauvre femme, épuisée et démoralisée, de s'entretenir avec quelqu'un de familiarisé avec les problèmes de réfugié ? Que de cas doivent être ainsi traités par des pro-

cédés trop sommaires pour que la conscience nationale s'en accommode.

Ce premier obstacle franchi, il reste au candidat à l'asile à obtenir les documents lui reconnaissant la qualité de réfugié. Depuis plus de deux ans, sept associations soucieuses de l'accueil des réfugiés en France ont alerté les pouvoirs publics sur l'allongement des délais imposés à un demandeur d'asile, aussi bien pour son renouvellement. La demande des associations est modeste : c'est que le candidat à l'asile ou au renouvellement de son titre de séjour reçoive, en attendant la fin de l'instruction de son dossier, un simple récépissé provisoire tenant lieu d'autorisation de séjour. Aucun risque ne serait pris, ce faisant, par l'Administration qui resterait maîtresse de la décision finale. Du moins, le candidat à l'asile éviterait-il la très pénible situation actuelle qui le maintient plusieurs semaines, sinon plusieurs mois, dans l'état le plus précaire où, faute de tout titre de séjour, il ne peut ni rechercher un travail, ni bénéficier de l'aide des services sociaux, ni être pris en charge par un centre d'hébergement. Cette situation est très exactement celle de vagabond, avec les menaces et les risques attachés à cet état.

Malgré toutes les démarches entreprises, il n'a pas été possible jusqu'ici d'obtenir le retour au régime antérieur à 1978.

On comprend nos inquiétudes lorsqu'on rapproche cette lente érosion de la situation des réfugiés en France des déclarations publiques que nous rappelions au début de ce propos.

S'il est assez facile pour un Etat en période de prospérité économique et de plein emploi de respecter ses engagements d'accueil des réfugiés, c'est l'honneur, d'un pays que, dans des temps plus difficiles, la collectivité française se souvienne que des hommes et des femmes, du fond de leur malheur, implorent de pouvoir vivre décemment parmi nous.

La réponse à ces appels n'est pas seulement juridique et réglementaire : le cœur doit y avoir sa place.

Maurice GRIMAUD.

Communiqué :

*L'association France Terre d'Asile (F.T.D.A.) communique :
Dès 1978, nous avons contribué à la création de la Commission de Sauvegarde du Droit d'Asile regroupant 31 associations en vue d'éviter la ratification par notre pays de la Convention européenne de Strasbourg sur la Répression du Terrorisme, qui représente un danger pour le droit d'asile.*

Or, les 12, 13 et 14 de ce mois, s'est tenue à Strasbourg entre divers experts des 21 pays membres du Conseil de l'Europe une réunion ayant pour thème la défense de la démocratie contre le terrorisme. La presse s'en est fait l'écho et a rapporté la mise en cause de notre pays en cette circonstance.

Selon certains des termes qui auraient été utilisés, entre autres par un professeur anglais, « Paris serait devenu le centre du terrorisme international » et « la tradition d'asile de la France est utilisée par les extrémistes ».

Le Bureau de F.T.D.A., réuni le 19 de ce mois, conteste ces affirmations contraires à la vérité... Elles ne sont en effet basées sur aucun fait précis.

Au contraire, nous pouvons témoigner que, depuis de nombreuses années, jamais des hommes ayant, en France, reçu officiellement l'asile ou bénéficiant du statut international de réfugié n'ont été impliqués dans des actes de terrorisme de telle sorte qu'ils soient poursuivis, voire condamnés, pour de tels faits par la justice de notre pays.

Accusations gratuites.

La mise au point que nous venons de publier s'imposait après les déclarations véritablement inadmissibles tenues à Strasbourg les 12, 13 et 14 novembre par les délégués de la R.F.A., les représentants de l'Italie et de l'Espagne, et plus encore par le professeur anglais Wilkinson. De cet ensemble de propos pour le moins intempestifs, consacrés à « La défense de la démocratie contre le terrorisme », il semblerait ressortir que la France est devenue le repère, le lieu d'asile des tueurs. La superbe et la gratuité des accusations de ces experts internationaux sont d'autant plus surpre-

nantes venant, à l'exception du seul anglais, de délégués des nations où le terrorisme est la séquelle des dictatures fasciste, nazie et franquiste, et qu'il s'explique, sans se justifier pour autant, par la présence, en dépit de changements politiques, au sein des administrations et juridictions, de représentants mal repentis des régimes de dictature. Quant à l'Angleterre, il est permis de s'étonner qu'elle renie plus de deux siècles d'asile, qui la faisait saluer par Victor Hugo, proscrit de France, comme « Patrie de Liberté ».

Nous ne le redirons jamais assez, « France Terre d'Asile », condamnant sans réserve les terrorismes quels qu'en soient les prétextes, poursuivra son action en faveur des réfugiés politiques ; pour l'application loyale des accords internationaux les concernant et de nos traditions de droit interne.

Le devoir de chacun d'entre nous est de mettre en garde l'opinion publique, surtout dans ces moments difficiles, contre des accusations, infondées, génératrices de xénophobie et de racisme, contraires à toutes nos traditions.

Jacques Debu-Bridel.

Lumières des livres et des œuvres d'art

Jean Vinatier.

Je voudrais une fois encore
rendre compte des « productions » des membres de la Mission de France,
au cours de l'année 1980.
Non que je pense que ce soit autant de chefs d'œuvres.
Mais il ne faut pas non plus avoir l'air, faussement humble,
de tenir pour négligeable ce que nous publions.
C'est un risque à courir ;
il y a certainement des chemins nouveaux à ouvrir,
dans les différents domaines de l'expression,
pour exprimer aujourd'hui une Bonne Nouvelle.

• **Devant une exposition des tableaux d'André Gence.**

L'expression artistique est certainement un de ces chemins neufs. Ceux qui viennent prier à Fontenay connaissent quelques-unes des œuvres d'André. Et les anciens de Lisieux, comme ceux qui ont eu la joie d'aller à St-Martin de Peille, savent le labeur artistique de Jacques Riousse.

André Gence a exposé quelques toiles choisies dans une galerie rue de Seine. J'ai passé des moments heureux à les contempler. Car il s'agit bien ici de contemplation. Et la parole de Jean-Baptiste est venue d'elle-même à ma pensée : « Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas ». Ce n'est pas désacraliser cette parole que de l'appliquer, d'une certaine manière, à des œuvres de ce genre. Oui, il y a au milieu de nous des réalités merveilleuses que nous

ne connaissons pas. Ce qui est immédiatement perceptible nous arrête aussitôt, alors que ce n'est qu'un chemin, ou comme la porte mystérieuse du réel, de cet « invisible qu'on ne voit bien qu'avec le cœur » selon le mot du petit Prince.

André Gence est un de ces frères qui a le don de nous faire cadeau d'un nouveau regard. Il nous invite, (c'est le thème d'une de ses tâches, « la porte s'ouvrira ») à ouvrir la porte, à découvrir ce qu'il y a derrière, à entrer dans la maison, à pénétrer dans le cœur des êtres vivants et des choses elles-mêmes.

La plus humble des matières, le fer, le bois, le bronze, le tissu, la pierre, suffit à l'artiste pour créer son œuvre. Le peintre y ajoute les couleurs et cette magie des

contrastes qui produit la vibration qui nous pénètre tout à coup et fait jaillir l'émotion inédite, un peu comme dans la rencontre unique de l'amour.

André Gence a donné à ses toiles de courtes légendes qui en soulignent la densité.

« L'invisible se dévoile » - vous êtes devant une cascade de lumière.

« Conscience de gloire » c'est une flamme qui perce la nuit.

« Au fond du jour », vous pourriez lire aussi « au creux de la vague ».

« Centre recueilli » - et vous voilà pris dans le silence d'une méditation.

« Là où le ciel commence » - nous renvoie à ces paysages aperçus de loin lorsqu'on ne sait plus distinguer où s'arrête la terre, où commence, en effet, le ciel.

Je pense en avoir assez dit pour faire savoir ce qui est en jeu. L'artiste, cet homme aux mains de lumière semble transfigurer ce qu'il touche, et nous aide à voir le dedans des choses, à condition que nous ayons gardé ce regard d'enfant que nous souhaite le Christ : « Si ton œil est clair, tout ton corps sera dans la lumière ».

La création artistique et la Mission ont plus de liens qu'on ne pense. La première épître de St Jean n'est pas un traité dogmatique et c'est par ses vibrations humaines et divines qu'elle nous touche. Dans notre monde de de cérébraux, de raisonneurs, de techniciens, nous voulons « comprendre » un tableau, ou une sculpture ! Ceux que l'on « comprend » de cette manière ne sont pas des artistes. Ces derniers font parler le silence. Est-ce que l'on « comprend » une montagne, une source dans la clairière ? Est-ce que l'on « comprend » l'amitié ? Il faut se laisser pénétrer lentement par le rayonnement d'une œuvre. C'est après être resté neuf ans à Pontigny que je découvrais mieux la richesse du dépouillement intérieur de l'abbatiale. L'art est la langue universelle jaillie des profondeurs des temps et qui répond - déjà à Lascaux ! - aux questions humaines primordiales.

J'ajoute encore un mot concernant l'œuvre d'André Gence. Elle est tonique. Là où beaucoup ne voient que la détresse d'aujourd'hui, André nous aide à pressentir la joie de demain. Ne manquez pas, à l'occasion, d'aller méditer devant ses toiles.

Jean-François Six : L'incroyance et la foi ne sont pas ce qu'on croit. (Le Centurion)

Ce livre se situe d'abord dans le prolongement de « les jeunes, l'avenir et la foi » du

même auteur. Dès le préluce, nous sommes mis en présence de « Valérie » : elle a 18

ans, svelte, toujours ou presque en jeans. Et nous la retrouvons à la fin de ces pages en train de poser aux chrétiens les questions de ceux et de celles de son âge : « Allez-vous laisser à votre foi une vraie liberté ? Osez-vous avoir un cœur qui a un faible pour l'homme ?... Allez-vous construire des lieux où la parole n'est pas imposée,... des lieux où l'on se parle en communion les uns aux autres, de ce qui fait le cri de la vie, le cri des naissances quotidiennes... ? »

Pourtant cet ouvrage va plus loin. Il se situe volontairement dans un des deux grands courants spirituels qui ont traversé les siècles, même au delà du christianisme. Car il veut interroger, écouter et comprendre l'athéisme moderne qui est toute autre chose que ce qu'on croit. Il prend le relai des « mystiques de la nuit » dont le plus connu - même s'il est peu lu - reste Saint Jean de la Croix. « Dans la carte de la foi et le travail d'Eglise, c'est un fait que je travaille de nuit, **je suis de nuit...** Qui dit nuit ne dit pas obscurité, encore moins opacité... la nuit est remplie de signes, elle est volonté de scruter. Les veilleurs sont des chercheurs de signes ». Dans ce climat la seconde partie de l'ouvrage est toute entière centrée sur « les partisans de la nuit » avec, en premier lieu St Jean l'évangéliste et Jésus lui-même. Il faut citer ici un passage significatif : « Celui qui se veut Dieu ou qui se prend pour Dieu ou encore celui qui estime posséder Dieu parce qu'il croit en lui, ceux-là font pe-

ser sur les autres un pouvoir qu'ils définissent comme divin et ils écrasent les hommes sous leurs lois toutes-puissantes, leurs inquisitions, leurs goulags, leurs camps de concentration. Au contraire, le vrai mystique est un être de paix qui ne veut pas posséder autrui, ni le monde, comme il ne veut pas posséder Dieu. Jean XXIII l'a montré sous nos yeux ».

J'ai parlé tout à l'heure de deux grands courants spirituels. A côté de Jean de la Croix, il y a en effet François de Sales et bien d'autres qui semblent avancer dans des chemins moins ténébreux... En réalité, ceux-là aussi ont eu leurs nuits, comme les premiers leurs heures de grâce lumineuse. C'est surtout au plan de la pédagogie qu'ils se séparent, les uns nous menant d'emblée au terme du chemin, les autres nous proposant de faire un pas après l'autre. J.-F. Six pense que, dans une mutation aussi radicale que celle que nous vivons, il est salutaire de nous rappeler qu'il n'est pas possible de « rencontrer » Dieu sans passer par le Vendredi et le Samedi Saint. « Un tel passage où on est libéré de soi-même pour la rencontre d'un Autre, est tout le contraire d'une démobilisation : le disciple qui a franchi Pâques est d'autant plus renvoyé aux lieux du monde où les injustices et les obscurités sont plus fortes : pour les brûler ».

Je crois qu'il faut avoir loyalement « franchi » le parcours que propose ce livre pour mieux découvrir le prix de l'espérance.

Louis Viry : Vivre (Droguet et Ardant).

Ce livre s'adresse aux adolescents.

Conçu avec la collaboration de P. Imberdis, il a été remanié dans cette nouvelle édition, parce que les générations de jeunes se renouvellent rapidement au rythme de notre monde.

Il est difficile de rendre compte d'un tel ouvrage où l'**image** est aussi importante, sinon plus que le texte. On sait que ce sens de l'image - et de l'image qu'il sait faire parler - est un des dons de L. Viry. Un don, - j'en ai été longuement témoin - qui demande des jours et des nuits de recherches. Quand on se trouve devant ces pages tout paraît pourtant simple, lumineux, attirant. La vision

chrétienne de l'existence est présente avec discrétion, mais très franchement.

Ne cherchons pas dans les chapitres qui se succèdent un ordre cher aux adultes. Les mots-clé de l'adolescence se succèdent, comme leurs rêves et leurs désirs : copains, travail, famille, corps, cœur, foi, Christ. Autant de thèmes orchestrés par un ballet de photos, et soulignés par des slogans, des lettres, des fragments de psaume, des questions, beaucoup de questions que le livre permet aux jeunes de formuler clairement. Un livre à présenter à ceux et celles en qui se façonnent, durant ces années cruciales, l'homme et la femme de demain.

Jean Debruynne : Naitre - Vivre - Mourir. (Desclée)

J'ai rendu compte naguère du beau livre intitulé **Naitre**. Depuis les deux autres volets du tryptique ont paru. Et l'éditeur les a réunis en un seul volume pour les cadeaux de Noël.

On y trouvera dans **Vivre** et dans **Mourir**, la même puissance de suggestion que le premier ouvrage. Parfois les paradoxes et les jeux de mots frisent la facilité. Mais la verve poétique emporte l'adhésion. Et, si l'on prend soin de lire, relire et méditer calmement une seule page, en se laissant im-

prégner en même temps par les photographies judicieusement choisies, on s'aperçoit qu'il y a une profondeur insoupçonnée. On « touche vers le haut », à la manière de S. Weil dans « la pesanteur et la grâce ».

Quelques pensées, perçues un peu au hasard.

Vivre. « Pour vivre, les trois quarts de l'humanité n'ont que le temps de mourir, pendant que l'autre quart se croit obligé de tuer le temps.. « La communion, sans le conflit n'est pas une victoire : c'est une démission ».

« Vivre : au croisement de deux libertés, celle de Dieu et la nôtre ». « N'aie donc pas peur de vivre. Dieu a tué la peur. Désormais le premier homme, c'est Dieu lui-même en personne. Vivre c'est devenir le contemporain de Dieu ».

Mourir. « Si les hommes sont égaux devant la mort, quelle est cette égalité où rares sont

les ouvriers qui goûtent à leur retraite ? « La mort de l'homme, n'est-elle pas toujours la mort de Dieu ?

Je voudrais des preuves de la Résurrection, et la Résurrection est une épreuve. Je cherche des réponses, et la Résurrection est une question. « On voudrait toujours savoir ce qui est derrière la mort. Mais justement, il n'y a derrière la mort ce qui est devant ».

Jean-François Six : St Vincent de Paul. (Le Centurion).

Il y eut une fois un homme qui eut une vocation de tendresse. Pour répondre aux appels spirituels de son temps il fonda les « prêtres de la Mission », leur donna comme tâche, comme priorité, le service des pauvres, aussi bien ceux des villes que ceux des campagnes. Il ne leur imposa aucune spiritualité particulière, mais, attentif à tous les grands spirituels de son temps « il fit son miel » de tout ce qu'il rencontrait de bon sur sa route. Admirant les théologiens, il voulut que les prêtres de la Mission soient attentifs aux événements, et se forment concrètement sur le terrain en mettant la main à la pâte, sans jamais « enjambrer sur la Providence ».

Fidèles aux grandes réformes d'un concile de son époque, il le défendit contre ses détracteurs. Parmi les grandes orientations de

ce Concile, aucune ne lui parut plus importante que celle qui concernait les évêques et leur rôle pastoral et missionnaire. Il n'hésite pas à reconnaître les dons particuliers des laïcs et donne aux femmes dans l'Eglise des rôles de premier plan. A celles qui voulaient consacrer leur vie au Seigneur et aux humbles, il donna pour cloître les rues de la ville, en même temps que les hôpitaux où s'entassaient les pauvres parmi les pauvres...

Si la Mission de France trouve, dans ce portrait de St Vincent de Paul quelques unes de ses préoccupations et de ses orientations essentielles, tant mieux. Elle les retrouvera plus en détail en lisant le dernier « portrait de M. Vincent », broché par J.-F. Six dans ce livre d'une collection où les illustrations remarquables tiennent une grande place.

nous vous signalons... parmi les revues

- *Un numéro de la revue Spiritus* (mai-juin 1980) 112 pages, 18 F.

Evangelisation et droits de l'homme.

La foi doit se traduire en réalités, en structures sociales et politiques efficaces. Sinon, elle ne sera plus qu'une rhétorique aliénante : c'est pourquoi il a paru utile à la revue Spiritus de voir comment s'est posée historiquement la question des droits de l'homme

et quelles ont été les réactions de l'Eglise, installée dans une autre vision du monde. Ce cahier prend son point d'appui sur des témoignages venus de communautés chrétiennes engagées dans la défense des pauvres et des opprimés.

40, rue de La Fontaine, 75016 PARIS.
C.C.P. Revue Spiritus 16 507 10 F PARIS.

- *Lumière et Vie.* (juin-juillet-août 1980)

Le Spirituel Autrement.

Alain Woodrow - Danièle Léger - Gérard Raulet - Georges Morel - Louis Panier

- des résurgences équivoques de l'esprit
- les nouveaux apocalyptiques
- retour du religieux et rationalité
- technocratie
- Ouvertures
- Evocations théologiques

Un ensemble de réflexions et d'analyses indispensables pour comprendre, situer et interpréter un certain nombre de phénomènes contemporains que l'on classe de façon souvent trop rapide sous l'expression « retour du spirituel ».

Prix du numéro : 25 F. Abonnement : 100 F.
Etranger : 120 F.
Lumière et Vie, 2, place Gailleton, 69002 LYON.
Tél. (7) 842.66.83 — C.C.P. 3038 78 A LYON.

- *Culture et Foi* (cahier 74/75 sept.-oct. 1980)

Quand nous disons Dieu.

F. Fournier - R. Nouaihat - A. Lion - B. Fortin - F. Prodhomme - K. Anschutz - J. Limon

... Quand nous disons Dieu, il ne s'agit plus de s'interroger sur Dieu (son existence,

sa volonté, son dessein) mais sur ce que produit ce « dire », à savoir les pratiques qu'il exprime et met en mouvement.

Prix du numéro : 30 F. Abonnement France : 72 F.
Etranger : 80 F.
5, rue Ste-Hélène, 69002 LYON — Tél. (7) 842.72.46
C.C.P. 102 03 N LYON.

● *Service incroyance Foi* (dossier spécial)

Monde ouvrier, incroyance, foi.

Ce dossier est un instrument de travail. Sous le titre « Monde Ouvrier - Incroyance-Foi », il propose des textes à travailler de telle sorte que chacun se rende compte de ce que vivent des individus et des collectifs.

Des expériences et des réflexions sont ici relatées par lesquelles se révèlent et la vie et la conscience du monde ouvrier, à travers leurs options contrastées.

Service Incroyance-Foi, 8, r. de Saint-Simon, 75007 Paris.
Tél. : 544.66.38 — C.C.P. LA SOURCE 30 127 97 V.

● *Economie et humanisme* (spécial développement. N° 256 nov.-déc. 1980)

Le développement industriel.

Des chercheurs de l'I.R.E.P. de Grenoble (Institut de recherche économique et de planification développement), dont Pierre Judet, ont fait le point dans un numéro d'E. et H., du redéploiement industriel Nord-Sud. Il est souvent question de la mise en place d'un

Nouvel Ordre Economique International : pour le réaliser il est nécessaire de comprendre les relations économiques internationales et les enjeux en cause.

Le n° 34 F. Etranger : 36 F. Abonnement : 140 F.
Economie et Humanisme, 14, rue Antoine Dumont,
69372 LYON Cedex 2.
Tél. : (7) 861.32.23 — C.C.P. LYON 1529 16 L

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 124 - 94121 FONTENAY-S-BOIS cedex

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

● Pour votre abonnement 1981, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- | | |
|------------------------------------|-------------------------------|
| – Lettre aux Communautés ordinaire | 80 F <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 80 F <input type="checkbox"/> |
| – Au-delà de l'hexagone (1) | 40 F <input type="checkbox"/> |
| – Vin nouveau (2) | 30 F <input type="checkbox"/> |

● Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage
Si vous le désirez, si vous le pouvez.

Prénom, Nom, adresse :

● Nous pouvons vous envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés.

Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de « Lettre aux Communautés », C.C.P. Paris 21 596 44 V

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____frs

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité, et en lien avec les problèmes des pays du Tiers Monde. Exemples : l'Agro-business, le Brésil, l'énergie...

(2) Une revue faite par des jeunes, pour des jeunes, en lien avec la Mission de France.